

La petite fille de l'île

HAITI MON AMOUR

Pour qui, combien, quand et pourquoi, contre qui, comment, contre quoi
C'en est assez de vos violences
D'où venez-vous, où allez-vous, qui êtes-vous, qui priez-vous
Je vous prie de faire silence
Pour qui, comment, quand et pourquoi, s'il faut absolument qu'on soit
Contre quelqu'un ou quelque chose
Je suis pour le soleil couchant, en haut des collines désertes
Je suis pour les forêts profondes
Car un enfant qui pleure qu'il soit de n'importe où est un enfant qui pleure
Car un enfant qui meurt au bout de vos fusils est un enfant qui meurt
Que c'est abominable d'avoir à choisir entre deux innocences
Que c'est abominable d'avoir pour ennemis, les rires de l'enfance
Pour qui, comment, quand et combien, contre qui, comment, et combien
À en perdre le goût de vivre
Le goût de l'eau, le goût du pain et celui du Perlimpinpin dans le square des Batignolles
Mais pour rien, mais pour presque rien pour être avec vous et c'est bien
Et pour une rose entr'ouverte
Et pour une respiration, et pour un souffle d'abandon, et pour un jardin qui frissonne
Rien avoir, mais passionnément, ne rien se dire éperdument, ne rien savoir avec ivresse
Riche de la dépossession, n'avoir que sa vérité, posséder toutes les richesses
Ne pas parler de poésie, ne pas parler de poésie, en écrasant les fleurs sauvages
Et voir jouer la transparence au fond d'une cour au murs gris, où l'aube n'a jamais sa chance
Contre qui, ou bien, contre quoi, pour qui, comment, quand et pourquoi
Pour retrouver le goût de vivre
Le goût de l'eau, le goût du pain et celui du Perlimpinpin dans le square des Batignolles
Et contre rien et contre personne, contre personne et contre rien, mais pour une rose
entrouverte
Pour l'accordéon qui soupire, et pour un souffle d'abandon et pour un jardin qui frissonne
Et vivre, vivre passionnément, et de combattre seulement qu'avec les feux de la tendresse
Et, riche de dépossession, n'avoir que sa vérité, posséder toutes les richesses
Ne plus parler de poésie, ne plus parler de poésie mais laisser vivre les fleurs sauvages
Et faire jouer la transparence, au fond d'une cour aux murs gris
Où l'aube aurait enfin sa chance

*A mon père,
A tous les enfants de la terre,*

"There are no seven wonders of the world in the eyes of a child; there are seven million."

Walt Streightiff

13

*« Lorsque commencera l'An Mille qui vient après l'An Mille
L'enfant sera lui aussi vendu
Certains se serviront de lui comme d'une quintaine
Pour jouir de sa neuve peau
D'autres le traiteront comme un animal servile*

*On oubliera la faiblesse sacrée de l'enfant
Et son mystère
Il sera comme un poulain qu'on dresse
Comme un agneau qu'on saigne qu'on abat
Et l'homme ne sera plus rien que barbarie*

21

*Lorsque commencera l'An Mille qui vient après l'An Mille
Les maladies de l'eau du ciel et de la Terre
Frapperont l'homme et le menaceront
Il voudra faire renaître ce qu'il a détruit et protéger ce qui demeure
Il aura peur des jours qui viennent*

*Mais il sera bien tard
Le désert rongera la terre et l'eau sera de plus en plus profonde
Elle ruissellera certains jours en emportant tout comme un déluge
Et elle manquera le lendemain à la terre
Et l'air rongera le corps des plus faibles*

31

*Lorsque ce sera le plein de l'An Mille qui vient après l'An Mille
Les hommes auront enfin ouvert les yeux
Ils ne seront plus enfermés dans leurs têtes et dans leurs cités
Ils se verront et s'entendront d'un point à l'autre de la terre
Ils sauront que ce qui frappe l'un blesse l'autre*

*Les hommes formeront comme un grand corps unique
Dont chacun d'eux sera une part infime
Et ils constitueront ensemble le cœur
Et il y aura enfin une langue qui sera parlée par tous
Et il naîtra ainsi enfin le grand humain »*

Extraits de la Prophétie de Jean de Jérusalem, 1099

La ville morte

1.

C'est une île. Ca pourrait être une autre. Peu importe. Choisit-on l'endroit où l'on naît, les murs entre lesquels on grandit ? Une île qui pousse difficilement sur un sol pétri de failles, sur une terre dangereuse, à la merci des caprices de la croûte terrestre. Une île où les ouragans font rage, où l'eau du ciel tropical tombe parfois si fort qu'elle emporte tout sur son passage. C'est une île bordée par des cocotiers géants, une mer magnifique, turquoise

et limpide où l'on devine les fonds coralliens. Une île qui fut autrefois bénie des Dieux et qui est aujourd'hui vouée aux enfers, n'offrant à certains endroits qu'un désert rocailleux, granitique où les arbres se font rares. Une île que d'aucuns disent maudite à cause des maux climatiques qui l'affectent et qui attend encore la délivrance de l'aube. Une île peuplée d'infortunés venus d'Afrique, cadavres livides entassés à bord de bateaux-négriers, parmi les tonneaux, résistant aux chaînes qui les enserraient et travaillant de l'aube au coucher du soleil dans les cannes à sucre, suant de tout leur corps rivé à la douleur. Une île qui a conjuré les démons de l'esclavage, écrasée par la dictature et la misère. C'est une île d'insurgés qui garde la fierté, même dans la pauvreté, d'avoir gagné son indépendance au prix du sang, au prix d'une mise au ban des nations et d'une dette immense. Une île insoumise que des rebelles ont rendue libre, sans se coucher devant leurs oppresseurs. Une île qui respire le feu du sacré, au passé héroïque et légendaire qui retient de son histoire une célèbre nuit orageuse, où le vent ténébreux faisait vaciller les feuilles, où un cochon noir fut sacrifié, sous un tonnerre tonitruant, célébrant le pacte des esclaves refusant de continuer à vivre sous la domination de leurs maîtres colons.

Cette nuit, dans cette région de la ville, un air épais et noir comme de l'encre couvre le ciel sans lune. Dans cette absence flagrante de lumière, chaque ruelle semble cacher un fantôme volatile, drapé de fumée ocre. Ou seraient-ce plutôt les volutes mourantes provoquées par des montagnes d'ordures qui brûlent d'un feu tiède, se consumant lentement dans la nuit ? Elles dansent dans le halo des phares qui dévisagent ce décor hideux où l'eau roule, sale et fiévreuse, charriant sur son passage les ordures nichées dans les abîmes des rues. La voiture se gare à côté d'une maison en carton,

faisant tourbillonner la poussière et dessinant un jet de fumée noirâtre, lourde et huileuse. Peter Hansen claque la portière et s'engage dans un dédale de tôles ondulées. Les cahutes qui abritent des familles de cinq à six enfants où l'exigüité règne en maîtresse tyrannique s'entassent à côté de bâtisses en béton, plus solides, amenuisant l'effet de cette vision cauchemardesque. Une eau noirâtre qui colle aux pieds ruisselle le long des fondrières gavées de détritrus. Les filets d'eau coulent dans les ruelles obscures où le jus d'ordures côtoie l'urine et les eaux usées. Partout, de vieux pneus, des plastiques et des boîtes de conserve jonchent le sol toujours humide. Il n'y a ni poubelles, ni égouts, ni services de ramassage.

Au loin, Peter Hansen entend le hurlement des chiens errants, des bruits inquiétants évoquant des querelles de voleurs, d'alcooliques qui rôdent la nuit et des frétillements vraisemblablement animés par de gros rats. C'est un décor un peu macabre mais Peter a été prévenu. Dans cette région de la ville, la nuit est toujours ponctuée de bruits effrayants.

Il entre dans une maison construite en béton brut avec de la tôle ondulée, dont les fenêtres sont barrées de grilles. La baraque est aménagée autour d'une cour ouverte en terre battue où végètent quelques poules décharnées qui se mêlent à la puanteur des latrines. Au fond de la cour, il y a la cuisine munie d'un feu à charbon de bois, une autre pièce qui fait office de salle de bain avec une citerne rouillée remplie d'une eau jaunâtre et une troisième pièce discrète où a lieu la cérémonie. Peter entre dans la pièce, sans pouvoir retenir son impatience, malgré l'odeur nauséabonde.

La chambre aux esprits comporte un autel sur lequel les initiés ont déposé des présents : talismans, nourriture, cierges, cruches de couleurs, paquets magiques ficelés, cornes, croix, bouquets de fleurs, vases, pierres sacrées, colliers et boissons alcoolisées. Au centre du péristyle, réside le poteau-

mitan décoré de bandes spiralées et multicolores et de feuilles de palmier royal. Des mets tout préparés (mais grillé, gâteau) et des liqueurs sont déposés au pied du poteau-mitan, avec une poule habillée de symboles multiples. Le plafond est couvert de drapeaux haïtiens. Il n'y a pas d'électricité. Quelques bougies et deux lampes à pétrole éclairent la piste. Les quelques initiés présents sont tous vêtus de blanc. La salle est emplie d'un bourdonnement de voix. La grande prêtresse s'installe sur un vieux siège de voiture qui sert de fauteuil. Peter Hansen se dirige vers une chaise inoccupée à côté de laquelle sont installées quelques convives. Il est dix heures du soir. La cérémonie débute dans un silence religieux.

Assise sur son fauteuil dans le péristyle, la grande prêtresse, habillée de pourpre se concentre d'abord sur les litanies des saints, les prières et cantiques traditionnels du culte catholique en agitant continuellement son *asson*, unealebasse remplie de vertèbres de couleuvre. Puis elle sacralise l'espace en jetant de l'eau vers les quatre coins cardinaux. Elle trace sur le sol avec des pincées de farine de froment, de poudre de riz et de marc de café un dessin extrêmement compliqué, mince et régulier autour du poteau-mitan, destiné à l'invocation des esprits. Une fois le dessin terminé, elle pose quelques offrandes sur les lignes éphémères et fait des libations. Elle dispose ensuite les objets sacrés rituels aux quatre coins cardinaux et autour du poteau central. Deux batteurs s'installent et frappent les peaux tendues sur des troncs d'arbre creusés. La musique débute dans un rythme effréné. Le corps ployé, les initiés habillés de blanc se mettent à danser tandis que les roulements de tambours se déchaînent. C'est sa première cérémonie vaudou et Peter Hansen demeure tendu, malgré le bonheur qu'il éprouve en se laissant submerger par les danses rituelles et lascives, rythmées par les battements du tambour.

Venir en Haïti et manquer une cérémonie vaudou, c'est comme fouler le sol d'une terre sans en respirer le sacré, sans en connaître l'histoire. Haïti est une terre de héros, remplie de mystères. Peter Hansen songe à tous ces héros qui ont forgé le destin d'Haïti. Ce sont les esclaves noirs venus d'Afrique qui ont apporté les croyances vaudou dans les Caraïbes. Le vaudou n'est pas simplement une danse, une transe, c'est la mémoire de la révolte des esclaves, c'est un temps d'oubli, une catharsis géante qui efface la frustration et l'échec, c'est le refuge souverain des dieux tout-puissants, c'est l'exaltation de l'Afrique-Guinée, terre mythique des origines qui fait revivre les morts. Sans François Makandal, un musulman venu de Guinée qui annonça l'extermination des maîtres blancs en fabriquant des poisons, en munissant les esclaves de talismans pour qu'ils ne craignent plus la mort et qui s'échappa des flammes du bûcher colonial avant d'être assassiné, Haïti ne serait pas encore né. Sans Boukman qui provoqua l'insurrection des esclaves, lors de cette fameuse nuit orageuse, où les esclaves durant la cérémonie du Bois-Caïman décidèrent d'en finir avec leurs maîtres infernaux, Haïti n'existerait pas. Le 22 août 1791, une mulâtresse inaugure la cérémonie vaudou tenue dans une forêt, sur les hauteurs de la ville de Cap, en sacrifiant un cochon noir. Elle danse, enfiévrée, un couteau dans la main et entonne des chants africains que les participants suivent en battant la cadence, en se nourrissant du sang qui coule de l'animal égorgé. Boukman préside l'assemblée. Il se lève et mène l'insurrection des esclaves qui sont poussés à se venger du traitement que les maîtres colons leur infligent. Sans Toussaint Louverture, fondateur de la première République noire dans le monde qui osa défier Napoléon qui voulait restaurer l'ordre colonial et qui promulgua une constitution instaurant l'autonomie de Saint-Domingue par rapport à la France, Haïti serait encore sous l'égide de l'hexagone. Toussaint

Louverture devient très vite gouverneur général de l'île et bénéficiant de la confiance des esclaves, il assure leur émancipation, en travaillant avec les colons qui souscrivent au principe de l'abolition de l'esclavage. Il sera finalement capturé et emprisonné à la prison du fort de Joux où il mourra de froid. La guerre qui opposera l'armée napoléonienne aux affranchis consacrera la victoire des généraux noirs et mulâtres. La figure de Dessalines devient incontournable et l'indépendance d'Haïti est proclamée le 1^{er} janvier 1804.

Il est vingt-deux heures trente. La cérémonie bat maintenant son plein. Les danses sont de plus en plus folles. Les tambours ont un rythme frénétique, lancinant. La grande prêtresse s'adresse à l'ensemble de l'assemblée dans une langue inconnue. Les convives frappent des mains et commencent à danser. Les esprits prennent possession des danseurs. Une des initiés secoue étrangement son corps en fermant les yeux. Les yeux exorbités, hagarde, tout son corps s'agite dans un état convulsif. Puis ses mouvements deviennent plus saccadés. Elle paraît prise d'un tremblement nerveux et se met à déchirer ses vêtements. Une main invisible conduit ses gestes qui semblent improvisés, désordonnés. Puis elle se projette d'un bout à l'autre de la pièce dans une rage folle qui contorsionne son visage émacié. Lorsqu'elle bouscule Peter, il remarque, abasourdi, que ses membres sont durs comme de l'acier. Ses poings sont serrés. Elle vacille, trébuche et la voilà à terre. Elle pousse des cris tandis que la grande prêtresse, la voyant prise dans une sorte de catalepsie, saisit sa chevelure et l'attache avec un foulard rouge avant de prononcer quelques paroles rituelles. L'initiée se roule sur le plancher alors que d'autres convives agitent un drap blanc au-dessus d'elle. Elle est maintenant prostrée. Elle se relève difficilement et la

grande prêtresse l'accompagne jusque dans l'arrière-scène pour qu'elle reprenne ses esprits.

Le visage des tambourineurs est désormais rutilant de sueur. Les tambours se font plus envoûtants. Tandis que l'ambiance se réchauffe encore, les convives s'adonnent à des danses de plus en plus sensuelles. Dans l'atmosphère règne une odeur épicée de cire. La grande prêtresse est soudainement prise de convulsions. La matrone est prête à accueillir le *loa*, l'esprit vodou. Elle dit devant l'assemblée : « Je le sens qui vient. Je le sens. Il arrive... » Les épaules de la matrone sont agitées de légères secousses qui font onduler ses reins. Chacun de ses mouvements sont une évocation du monde invisible. Elle se met à bouger dans tous les sens avec une étrange tristesse qui se métamorphose en colère. Il semble que sa colère mêlée de plaintes montent jusqu'aux dieux qui sont appelés, invoqués, chantés dans des incantations lancinantes. La voilà qui virevolte et fait un tour sur elle-même. La gaité envahit son corps quand soudain l'esprit, le *loa* s'empare d'elle. Un sourire d'une grande affection illumine son visage ouvert, étincelant de sueur. Elle saisit une poule, l'animal qu'elle va sacrifier devant l'assemblée. L'animal est décoré et parfumé avec des potions magiques préparées par la matrone. Puis les tambours battent avec frénésie pendant qu'elle l'égorge en répandant le sang sur le sol de terre battue. L'animal a subi une préparation spéciale ; on a procédé à sa toilette, en lavant sa tête, son cou, ses pattes, à l'aide d'une décoction de feuilles et en le parfumant. Une fois l'animal égorgé, elle boit quelques gouttes de son sang qu'elle place dans une écuelle, puis le charge sur son dos. Des initiés mouillent de sang leurs mains et tracent sur leur front une croix avec le sang. L'animal est ensuite orienté vers les points cardinaux, comme pour être offert aux *loas*.

Elle pose l'animal égorgé au pied du poteau-mitan. Un fidèle le prend et l'emmène dans la cour pour assurer son dépeçage et sa cuisson.

Les chants et danses redoublent de puissance et le *loa* est entré dans le corps de la matrone. Il la chevauche. Le rythme du tambour atteint son paroxysme. L'état de transe ressemble à une crise d'épilepsie. Elle semble perdre conscience. Tout son corps est agité de tremblements, de spasmes. Elle fait les yeux blancs et bave. Elle tombe à terre et imite le serpent. Elle rampe en dardant sa langue comme le serpent. Elle est en train de se conformer à la volonté de l'esprit. Sa nuque est raide. Il s'agit du dieu serpent, *Dambala*, un esprit doux. *Dambala Wèdo*, le dieu-serpent se trouve dans les rivières, sources et marais mais aussi dans les arbres. Il est uni à sa femme *Ayida Wèdo* avec laquelle il veille au lien entre la terre et les eaux. C'est le symbole de la pluie, de la sagesse et de la fécondité.

La grande prêtresse se relève et s'élance dans la foule, en sifflant. La voilà tout entière confondue à l'esprit qui s'est immiscé en elle en la dépossédant d'elle-même. La possession est un long voyage, hors de soi. Elle se noie totalement dans les affres de sa transe. Elle s'identifie totalement au dieu qu'elle a invoqué. Elle en imite ses moindres comportements, ses moindres gestes. Son enveloppe de chair est envahie par l'effraction de l'esprit qui règne en maître sur elle. Le monde invisible se manifeste à elle par une totale appropriation de son corps et de son identité. Elle tombe à nouveau et se relève. Les adeptes la soutiennent, la contiennent de leurs bras vigoureux afin d'éviter toute blessure. Elle secoue les bras et les mains comme si elle voulait se débarrasser de quelque chose. Elle tente encore de retrouver son équilibre en sautant à pieds joints. Cette dépersonnalisation semble par certains aspects comiques. Peter se demande si elle ne joue pas un rôle comme au théâtre. S'agit-il d'une improvisation

ou d'un véritable voyage hors de soi ? Secouée par des convulsions et des spasmes, elle s'élançait à nouveau vers les fidèles. Puis elle tourne avec frénésie sur lui-même, le corps ployé. Elle tombe à terre une nouvelle fois et perd connaissance. Le visage halluciné, elle ne bouge plus. Les fidèles nouent autour de sa taille un foulard rouge. Elle reste inanimée au sol. Elle est devenue un serpent figé, au repos. Peter est inquiet. Est-ce qu'elle va se réveiller ? Il n'a qu'une envie, quitter la danse pour venir la toucher et tenter de sentir de l'intérieur l'expérience de la transe. Il n'a jamais rien vu d'aussi insolite et spectaculaire. Les fidèles l'observent avec frayeur. Elle fait la morte. Elle reste comme ça près de vingt minutes. Puis elle secoue un bras, une jambe, est animée d'un tremblement discret. Elle ouvre les yeux, avec un air d'étonnement comme si elle se relevait d'entre les morts. Son regard est lucide. Il n'est plus hébété. La transe semble terminée. Un sourire d'une grande douceur remplit soudainement son visage et elle se relève. Elle chante et les fidèles se prosternent devant elle. Il est presque minuit, la cérémonie s'achève sur quelques chants rituels. Les convives quittent progressivement la salle. L'enfièvrement de la transe laisse la place à une sérénité diffuse qui s'imprègne lentement dans l'atmosphère comme un encens relaxant. Le calme qui règne maintenant dans la chambre aux esprits est pacificateur et régénérateur. Peter salue tout le monde de la tête avant de regagner, dans un état de fatigue prononcé, sa voiture. Il prend le volant, le corps épuisé par cette danse interminable. Des sourires fugaces jaillissent sur son visage, tandis qu'il conduit. Par moments, les images de la possession l'assaillent et lui donnent le tournis. Il se remémore avec amusement la cérémonie, non pas qu'il soit incrédule mais pareil spectacle ne peut provoquer en lui qu'un rire salvateur. Un regard purement occidental ne peut se familiariser aisément avec ce type de pratique empreint d'animisme et de

croyances en des puissances invisibles. Dehors, le temps est doux, la nuit, magnifique : elle ressemble à une immense voûte étoilée où s'affaissent progressivement toutes les lumières de la ville. Port-au-Prince s'étirole lentement, dans une quiétude insoupçonnée, tandis qu'il rejoint la banlieue de Pétionville, située à l'est de la capitale.

2.

Christophe Colomb disait de ce jardin mirifique où coulait le lait et le miel à volonté, de cette île superbe sur lequel il venait d'accoster qu'elle était un paradis. Ce qui ne l'a pas empêché de la saccager en exterminant avec une vigueur sans pareille tous les indigènes qui y vivaient. Début sanguinaire et

traumatisant qui allait sceller le destin de la Perle des Antilles, restée durant plus de cinq siècles, aux prises avec une violence et une instabilité politique insupportable, où se sont successivement confrontés guerres, révolutions, génocides, invasions et dictatures féroces, indétronables. Le plus retors des dictateurs qui ont régné sur l'île sera François Duvalier, surnommé Papa Doc, avouant sans retenue sa défiance à l'égard des Américains et créant pour terrifier la population misérable, tenue à l'écart du monde, sa milice d'escadrons de la mort, les Tontons Macoutes. Son fils ne sera plus que vigoureux dans l'entreprise redoublée de pillage du pays, de massacre d'innocents et de racket. Abandonné par les États-Unis, condamné publiquement par le pape Jean-Paul II, celui qu'on nomme Bébé doc, sans pouvoir lire dans ce visage juvénile autre chose qu'une perversité indélébile, est soumis à un exil en France où il s'enfuit avec des milliards en poche. Ce n'est pas non plus Jean-Bertrand Aristide, curé des Bidonvilles qui sauvera le pays, même s'il est attendu, en décembre 1990, lors de son élection, comme le prince sauveur. Il suffira de sept mois de règne pour qu'il soit démis de ses fonctions par un sanglant putsch militaire, le 30 septembre 1991. Contraint à l'exil, rejeté par l'armée et les élites économiques traditionnelles, il laisse la place au commandant en chef de l'Armée, le lieutenant général Raoul Cédras. Trouvant refuge aux États-Unis, il ne tarde pas à persuader Georges H.W. Bush puis Bill Clinton qu'il est le seul à pouvoir gouverner le pays démocratiquement. Georges H.W. Bush reste surtout terrifié par l'arrivée massive d'immigrés haïtiens en terre américaine. Le pays est soumis par les États-Unis à des sanctions financières et commerciales. Les retombées du blocus économique sur Haïti sont terribles et plongent le pays dans la misère. Après d'âpres négociations sous l'égide de la communauté internationale et l'échec de son retour en octobre 1993,

causé par le refus des Haïtiens de voir débarquer deux cent militaires américains et canadiens à bord du navire USS Harlan County à Port-au-Prince, Aristide revient finalement en Haïti en octobre 1994 avec une armée de GI's américains installée par l'administration Clinton. Lui qui se disait fièrement démocrate ne rechignera pas à avoir recours aux mêmes procédés que les anciens dictateurs. L'ancienne milice n'a tout simplement plus le même nom, elle ne s'appelle plus Tontons Macoutes mais Chimères. Aristide comme ses prédécesseurs précipite Haïti dans le chaos. Le 29 février 2004, il est arraché du pouvoir par les Américains qui viennent le chercher en hélicoptère et le font quitter de force le palais national. A ce moment là, les forces de l'ONU, la Minustah, sont largement déployées dans le pays pour y instaurer la sécurité. Haïti est aujourd'hui le pays le plus pauvre du continent américain. 80% des Haïtiens vivent avec moins de 2 dollars par jour et ne parviennent à survivre que grâce à l'aide importante de la diaspora dans le monde et à l'aide humanitaire.

Dans les caniveaux où flottent ordures et excréments, des mères lavent leurs enfants grincheux qui crient parce que l'eau est froide. Des tas de détritrus s'amoncellent de chaque côté des routes gondolées, dans les rigoles. Par endroits, l'eau est noire, elle forme des mares boueuses infestées de moustiques dans lesquelles de gros cochons noirs viennent se vautrer. A d'autres endroits, l'eau s'écoule en petits ruisseaux saumâtres qui serpentent le long des maisons basses en parpaings gris, couvertes de tôles chauffées à blanc par le soleil. Les vêtements à sécher sont posés sur les branches des arbres, derrière les cahutes. Toutes les façades des maisons sont humectées d'eau. Au sol, un tapis verdâtre, herbacé d'ordures vient nourrir les hérons affolés. Une jeune fille marche en jouant avec les flaques d'eau. Elle saute à

reculons avec un seul pied en tentant de les éviter. Autour d'elle, des enfants jouent avec un sac plastique en guise de cerf-volant. La jeune fille se nomme Chloé. Elle porte un corsage jaune et une jupe bleue. Ses chaussures brillent au soleil. Elles sont lustrées. L'école est finie, des files d'élèves en uniforme rejoignent leurs maisons pour faire leurs devoirs. L'élégance de leurs vêtements dépareillent avec l'insalubrité des rues.

Sous ce soleil rutilant, flânent quelques passants qui s'arrêtent devant les marchandes de vêtements de seconde main, de sandales en plastique made in China, de fruits et de légumes, de charbon de bois, où les odeurs de friture se mêlent à la crasse ambiante. Cela ne les décourage pas, ils marchandent avec le sourire, loin d'être résignés, animés d'une joie radieuse. Les gens vivent dans le dénuement le plus total et pourtant se dégage d'eux une sorte d'allégresse. La pauvreté souveraine les rend perméable à toute joie, à toute curiosité. Un rien peut faire leur bonheur.

Sur une plateforme qui ressemble à une aire de jeu, des jeunes filles s'agitent. Chloé a rejoint le groupe, mais elle se tient à l'écart. Personne ne lui parle. Les jeunes filles dansent, chantent ensemble. Leurs voix se perdent dans une grande cacophonie. Elles s'époumonent tandis que de leurs mains, elles frappent la cadence en riant. Chloé ne rit pas, elle les observe. Elle aimerait bien faire partie du jeu mais elle n'ose pas les approcher de trop près, par peur de les déranger.

Les jeunes filles ne prêtent pas attention aux femmes ébouriffées en face d'elles qui font le tapin, présentant, sous leurs jupes fendues, des fesses et des cuisses dodues, habillées de vilains débardeurs fluorescents qui feraient fuir n'importe qui. Elles sont stationnées devant un cybercafé dont la devanture arbore une affiche de marque de rhum, des photos porno à côté de publicités pour des fusils automatiques. Nous sommes à Cité Soleil. Les

gangs ne sont pas loin. Ils rôdent et effraient tout le monde. Il n'est pas rare que des enfants soient abattus en pleine rue.

Tandis que les jeunes filles dansent, leurs mères arrivent avec des brouettes où des bassines, des seaux et des jarres en terre bringuebalent, se cognent et font renverser l'eau sur le sol. L'eau se soulève par petits débordements. Une des petites filles s'approche de la brouette et aide sa mère à porter les seaux d'eau vers la maison. D'autres se lavent avec l'eau en gesticulant. La plupart des mères portent les seaux, laissant leurs filles s'amuser. Alors qu'elles avancent tranquillement vers leurs maisonnettes, elles ressentent des secousses inhabituelles. Les turbulences causent des plis et des vagues de plus en plus grandes qui ondulent sur l'eau et finissent en cercles bouillonnants. L'agitation de l'eau qui provoque maintenant de grandes flaques de part et d'autre des seaux se conjugue à la sensation troublante de marcher sur un sol qui se dérobe sous leurs pieds. Les seaux vacillent de plus en plus comme sous l'effet d'un vent d'une violence extrême. Les mères perdent l'équilibre et font tomber les seaux qui éclaboussent leurs visages. Les tremblements sont intenses, ils ne sont pas ordinaires. Quelque chose d'anormal est en train de se produire. Une main de géant semble forer la croûte terrestre, se mouvoir atrocement dans les entrailles de la terre. Tout tremble, les murs des maisons, le sol, les toitures, les arbres, les pylônes électriques... Soudain, un grondement sourd s'arrache de cette bourrasque folle. Le grondement de la terre se mêle aux jappements des chiens qui hurlent à la mort. Le sol danse. Le sol est devenu complètement mou. Il n'y a plus de densité. Le sol se cabre sous leurs jambes comme un cheval furieux qui hennit à grandes secousses et s'emballe sans retenue. L'eau se répand partout, limpide, tandis que la terre tremble et que le sol devient une feuille de papier qui se plisse et se craquèle. Le cœur

de la terre hurle à pleins poumons, il éructe et il leur semble que bientôt le sol va se cisailer et que des doigts de fer vont le séparer en deux, écartelant les deux bords, jusqu'à former une grande crevasse, que bientôt la terre sera comme une poudre fine qui glisse entre les doigts tant les secousses sont violentes. Les mères et les enfants sont animés d'une peur panique. Et si ce scénario était en train de se réaliser sous leurs yeux, et si tout ce théâtre d'affolement allait finir en gigantesque dévastation ?

– Ne restez pas sur la plateforme, courez le plus loin possible ! s'écrie une des mères affolées.

Toutes les petites filles quittent la plateforme en hurlant. Chloé s'enfuit très loin de la plateforme. Elle est effrayée. Que peut-il bien se passer ? Elle court le plus loin possible, tandis que les maisons se fissurent et s'affaissent devant elle. Un bruit assourdissant de tonnerre retentit une seconde fois. Comme une détonation, un bruit de canon. Puis il s'agit d'un déferlement de mitraillettes, de marteaux piqueurs qui s'acharnent sur la plateforme. Partout, s'ouvrent des brèches. Les murs sont balafrés et tombent comme des ruines. Tout se met à chavirer. Certains murs explosent littéralement. Des blocs de béton s'enfoncent dans le sol, emportant tout sur leur passage. Les dalles de béton s'empilent. Les maisons ressemblent à des mille-feuilles. Les lignes à haute tension s'effondrent. Des pylônes aussi. Une colonne de fumée noire monte dans le ciel. Un grand nuage de poussière couvre d'un drap opaque les maisons éventrées. Chloé s'est arrêtée de courir. Brusquement, elle commence à apercevoir des gens sortir de leurs maisons, aux visages burinés, plein de sang, les cheveux échevelés. Dans les secondes qui ont suivi la secousse géante qui a duré plus de trente secondes, des milliers de cris, des appels au secours ont déchiré le firmament dans une intense angoisse. Après ces vagues d'hurllement d'effroi, un silence de glace

est tombé sur la ville. Le silence a duré une éternité. D'une voix nasillarde, quelqu'un a crié dans ce silence apocalyptique le mot tremblement de terre et tout le monde a compris. C'est la torpeur généralisée. D'autres secousses surviennent, mais plus faibles en intensité. Les gens sont tétanisés.

Qu'est-ce que trente secondes dans une vie ? Presque rien. Et pourtant il a suffi de cet infime moment pour que la ville entière bascule dans l'horreur. Cet instant infime a suffi pour rappeler à tous qu'ils étaient liés par une finitude certaine, par l'inéluctabilité de la mort. En un éclair, les voilà impuissants face au destin, hagards, brisés, à genoux, faisant sourdre leurs lamentations au ciel, la colonne vertébrale à terre. Les maisons ont été balayées comme mouchoirs au vent. La vie a crié son impermanence, en rappelant à tous qu'ils étaient terriblement vulnérables face à la toute puissance des forces naturelles.

Chloé revient sur ses pas. Elle observe les cahutes effondrées qui sont parties comme des fétus de paille. Une paire de jambes et un matelas émergent de la carcasse d'une maison. Un peu plus loin, il y a sa maison, du moins ce qu'il en reste. La maison n'est plus qu'un tas de gravats. Elle est anéantie comme un château de cartes. Le toit en tôle ondulée s'est affaissé. Les murs sont à terre. Heureusement, il n'y avait personne dans la maison. Elle a envie de pleurer mais retient ses larmes. Sa mère et son père travaillent au centre ville, elle espère les retrouver très bientôt sains et saufs. Sa mère travaille comme aide ménagère et son père comme mécanicien. Ils rentrent normalement à six heures du travail. Emplie d'angoisse, elle marche droit devant elle sans but. Elle a les yeux baissés vers le sol. De temps à autre, elle les relève et aperçoit une foule de visages inquiets, grimaçant de douleur, taraudés par l'angoisse de la mort. Elle n'a plus de repères. Des fourmilières de gens égarés marchent comme elle, sans savoir où aller. Ils

ont tout perdu. Le choc les a rendu impuissant, les a anesthésié. Les gens sont étourdis, ils ne peuvent pas encore mesurer l'ampleur de la catastrophe.

Soudain, le hululement des sirènes d'ambulance perce le calme ambiant. Les gens assis se lèvent et décident de fouiller dans les décombres pour trouver des survivants. Des piles de béton s'étagent dans des nuées de poussière aveuglante. Comment faire ? Les gens s'agitent et préfèrent prêter main forte que d'attendre les premiers secours. Des habitants juchés sur les décombres explorent les ruines pour tenter de retrouver un proche. Ils déblayent les gravats à mains nues. La plupart préfèrent être à l'extérieur de leurs maisons pour ne pas risquer d'être ensevelis sous les décombres. Certains se tendent la main et font une prière collective, ils marmonnent : « Jésus, Jésus, viens à notre secours ! », les yeux en larmes. D'autres commencent à colmater leurs maisons en chantant un gospel. D'autres encore se munissent de haches pour défoncer leurs portes et grimpent sur des dalles de béton totalement branlantes pour tenter de récupérer leurs effets personnels. Mais l'exercice est périlleux, ils risquent de faire tomber ce qu'il reste des toits et des murs. Ils cherchent tous les instruments utiles à leur survie et de la nourriture pour ce soir. Dans ce désert de gravats, on entend les cris des blessés. Certains visages ensanglantés sortent comme des fantômes vivants des décombres. Ils gémissent en attendant les secours. Des habitants portent des planches pour les blessés. Dans un premier temps, les gens ont pensé qu'il s'agissait d'une explosion perpétrée par des querelles de gangs. Ce n'est qu'au bout de quelques minutes qu'ils ont compris qu'il s'agissait d'un tremblement de terre.

Chloé s'éloigne de sa maison. Elle cherche ses parents. Elle voit des morts qui sont jonchés sur le trottoir, elle entend des personnes qui crient. Les klaxons des voitures sonnent dans un chaos démesuré. Les automobilistes

sont stoppés, perdus dans le brouillard noir qui les recouvre et qui les empêche d'avancer. Des adolescents poussent des brouettes dans lesquelles gisent des corps blessés et implorent en hurlant au ciel qui semble les avoir abandonnés : « Des soins, des soins, des soins ! » ou encore « Oh Dieu, viens nous sauver ! La fin du monde est là. » Il ne reste plus que le son retentissant des trompettes des anges de l'apocalypse pour planter un décor de fin du monde. Partout, ce n'est que vaste théâtre de désolation. A chaque coin de rue, il y a des toitures effondrées, des voitures défoncées, des bâtiments en ruine et des tonnes de gravats qui obstruent le passage des voitures. Elle aperçoit des petites échoppes toute frêles qui ont résisté au séisme et de belles bâtisses solides en apparence qui ont sombré dans le cataclysme.

Devant elle, une foule de gens se déplace à pied, un baluchon à l'épaule et traîne des bagages. La foule ondule comme un serpent. Sur leurs visages, les survivants ont posé des foulards ou de simples mouchoirs pour se protéger de la poussière omniprésente. Chloé marche droit devant elle, en s'éloignant de plus en plus de sa maison et aperçoit un père déposer un petit paquet orné d'un tissu rouge dans un cercueil de bois blanc. Une bébé est dans le cercueil. Des larmes perlent sur les joues de Chloé. Ce sont ses premières larmes. Les habitants de Port-au-Prince se pressent pour enterrer leurs morts, pour les recouvrir d'un drap blanc, chassant ainsi les nuées de mouches qui pourraient tournoyer autour des cadavres. Par terre, Chloé découvre du sang, des chaussures abandonnées, des vêtements déchirés, des blessés avec des mains écrasées, des jambes arrachées, des regards faméliques. Jamais elle n'a connu pareille détresse. Les minutes, les demi-heures passent indifféremment, alors qu'elle croit être l'unique témoin de ce grand cataclysme. Elle marche vers le centre ville. Elle avance de plus en

plus lentement, cherchant le visage de sa mère dans cette cohue immense, compacte qui foule le bitume et gesticule en tout sens. Des médecins, des infirmiers arrivent à la hâte en ambulance tandis que la police passe avec des haut-parleurs, demandant aux habitants de ne plus se déplacer. Chloé s'inquiète, elle ne respecte pas les règles de la police mais le besoin de retrouver ses parents se fait plus impérieux que n'importe quoi. Elle veut savoir s'ils sont toujours en vie même si elle doit marcher des heures. Partout, elle voit des voisins entraider d'autres voisins, des gens donner des médicaments à des inconnus blessés. Cette chaîne de solidarité la rassure. Peut-être que ses parents sont eux aussi blessés et qu'ils bénéficient de la même solidarité.

Des gens se sont réfugiés dans un jardin fleuri qui entoure une maison fissurée verticalement et horizontalement. Des pans de murs sont éclatés en mille morceaux. Transie, Chloé se blottit contre un mur et les écoute. Un homme est en train de raconter ce qu'il a vécu à un groupe de gens. Il est visiblement le propriétaire de la maison démolie et du jardin fleuri. Il décrit un bruit assourdissant comme si une semi-remorque était entrée dans sa maison ou qu'un avion avait été sur le point de décoller à quelques pas de chez lui. Il dit s'être levé et avoir remarqué que le sol se soulevait par vagues successives, qu'il était comme secoué par un marteau-piqueur géant. En voyant par la fenêtre les toits alentour s'effondrer, il a songé à un cyclone. Mais lorsqu'il s'est rendu compte que ses propres plafonds étaient en train de tomber, il a compris qu'il s'agissait d'un tremblement de terre. Il s'est enfui en courant et s'est réfugié dans son jardin fleuri, à côté des bougainvillées. Il a entendu une énorme clameur monter des quartiers en contrebas et a remarqué que la ville se recouvrait d'un immense nuage de poussière. Lorsqu'il s'est retrouvé dans la cour et que la secousse s'est

achevée, l'air était saturé d'une épaisse neige de particules de gravats. Un voisin lui a crié aux oreilles : « Ne bougez surtout pas, restez dans la cour, d'autres secousses peuvent survenir. » L'homme s'est couché à terre. Il est resté figé, horrifié par l'éventualité de nouvelles secousses. Il s'est levé une fois que la clameur a disparu et c'est là que d'autres gens sont venus à lui pour trouver protection dans son jardin fleuri.

Un autre homme raconte qu'il était dans sa voiture au moment des faits. Il a perdu le contrôle de son véhicule quand la secousse géante a ébranlé son automobile. Il a vu des gens courir dans tous les sens. Il est sorti de la voiture, stupéfié par les dégâts. Devant lui, une station d'essence Texaco a littéralement explosé. Toutes les voitures étaient bloquées, à cause des éboulements. Les klaxons faisaient un brouhaha épouvantable. Il a pris son courage à deux mains et a décidé d'abandonner son véhicule et de faire le chemin à pied. Malheureusement, quand il est arrivé à destination, sa maison était démolie. Des prisonniers bloqués à l'intérieur du pénitencier situé à quelques pas de chez lui ont réussi à s'évader pendant le séisme. Il a entendu dire que des tirs ont retenti et que des pillages ont eu lieu. Il a quitté sa maison le cœur brisé, a marché longuement jusqu'à trouver finalement refuge dans ce jardin fleuri.

Chloé décide de rebrousser chemin. Il se fait tard. Pour se rassurer, elle se dit que ses parents doivent l'attendre autour de la maison. De toute façon, elle est incapable de retrouver le lieu où ils travaillent. Sur le chemin du retour, elle voit d'innombrables gens prier et chanter. Même les petites filles chantent. Chloé, devant la douceur de ses chants, se met à pleurer. Ce sont ces secondes larmes. Elle a tout juste onze ans et il lui semble tout à coup qu'elle a des siècles. Elle songe à tout ce qu'elle a perdu, à son passé, à ces parents qu'elle ne reverra peut-être jamais, à tous ces plaisirs ordinaires qui

jalonnaient son quotidien, à ces déjeuners autour du poêle et de la table garnie, alors que toute sa famille était réunie, à ces après-midi d'été où elle jouait à cache à cache avec ses amies dans la cour intérieure de la maison, à ces soirs d'orage où elle se baignait sous la pluie, à ces dimanches où elle faisait voler son cerf-volant, juchée sur des murets de ciment, aux lumières vacillantes des bougies qui coulaient sur les pages immaculées de son cahier, lorsqu'elle faisait ses devoirs et cherchait ses mots pour rédiger sa rédaction, à ces bâtonnets de sucre de canne que lui ramenait sa mère, le soir. Elle songe à sa grand-mère avec qui elle avait l'habitude d'observer le long sillage des étoiles filantes dans le ciel d'argent. Tandis qu'elle marche et ne reconnaît plus rien, songer au passé la calme et la berce. Toutes ces joies l'ont maintenant désertée. Elles ne reviendront peut-être jamais. Elles ont disparu avec ces milliers de cadavres et d'âmes errantes qui font de Port-au-Prince une ville morte qui s'agite dans le vide.

3.

Tandis que les contreforts imposants de Pétionville baignent dans la suavité du crépuscule tropical, des cris étouffés, des appels vibrants de rescapés montent de la ville basse. Sur les hauteurs des collines de Pétionville, règne un étrange calme comme si rien ne s'était passé. Dans les rues perpendiculaires, les commerces, les restaurants et les galeries d'art sont déserts. Les habitants sont stoïques. Ils ont tous entendu le bruit assourdissant du grondement de la terre, vu leurs chaises bondir et leurs vaisselles tituber, mais la plupart des bâtisses sont restées intactes. Les

demeures bétonnées et grillagées, campées le long de larges rues rectilignes bordées d'arbres ont vacillé, mais elles ne sont pas éventrées. Difficile de deviner ce qui se passe dans ces maisons bourgeoises clôturées par des murailles inexpugnables. Il n'y a ni blessés, ni gravats dans les rues. Le tremblement de terre, si dévastateur dans le centre-ville et dans les bidonvilles semble avoir épargné ce petit coin de paradis où vivent de riches propriétaires. Quelques maisons se sont effondrées, des murs de soutènement semblent s'être affaissés, sans faire de bruit, laissant la population vaquer à ces occupations quotidiennes. A peine descend-on de la colline, que les cris se font retentissants, qu'une immense clameur se lève des quartiers sinistrés plongés dans le brouillard. A peine descend-on de la colline que l'on assiste à un spectacle effrayant de marches funèbres. Les maisonnettes délabrées accrochées aux falaises qui ceignent Port-au-Prince sont réduits à une monticule de gravats d'où émergent des râles inquiétants de morts vivants. La dévastation est si grande à certains endroits qu'elle semble surréaliste, sortir d'un décor de science fiction. La richesse la plus opulente se mêle à la pauvreté la plus insolente. La désolation des quartiers lourdement touchés côtoie la consolation qui soulage les habitants des quartiers épargnés. La citée étriquée de Pétionville pointillée de maisons de style colonial, de domaines palatiaux, de villas gracieuses à l'architecture sophistiquée, de maisons au style pain d'épice, à la toiture complexe, ornée de clochetons et de tourelles ne peut rester indifférente au sort des quartiers avoisinants, peuplés d'habitats dérisoires totalement insalubres, à la merci du moindre cyclone, construits avec des matériaux de récupération. Perchée au haut des mornes Calvaire et la Selle, la ville de Pétionville avec ses jardins colorés et verdoyants où se mêlent à profusion des arbres fruitiers variés, des bougainvillées et des hibiscus, avec ses places ornées de fontaines et ses rues

tracées au carré domine une immensité inquiète ébranlée par un séisme sans précédent, menaçant à tout moment de s'écrouler des flancs des montagnes. A Haïti, la richesse ne peut ignorer la pauvreté, tant elles se touchent. Surnommée « la coupe charbonnière », parce qu'elle fournissait une grande partie du charbon de bois à la ville de Port-au-Prince, Pétionville est fière d'abriter les villas les plus solides de la ville.

Il y a grosso modo trois sortes de bâtiments à Port-au-Prince mais aucun d'entre eux n'a pu résister totalement à un séisme de magnitude 7,3. Tout d'abord, il y a les maisons de style colonial construites en bois qui ont mieux résisté au séisme que les gros édifices plus modernes, à ossature en béton, construits au XXe siècle. Ces maisons aux galeries spacieuses, aux magnifiques vérandas parées de jardin d'hiver, agrémentées de piscines font le charme de Port-au-Prince. Pour la plupart, elles ont tenu bon mais sont souvent fissurées. Ensuite, il y a l'habitat populaire des bidonvilles, fait de tôle ondulée, de parpaings, de planches, de briques et de morceaux de tissus, souvent situé à flanc de colline, dans les ravines. Ces constructions basses, échafaudées avec des matériaux légers ont été balayées comme des fétus de paille. Comme elles n'accrochent pas au sol, le moindre glissement de terrain peut tout emporter. Mais les plus touchés par le séisme demeurent les bâtiments en béton reposant sur de simples structures de poteaux et de poutres dont les étages se sont écroulés complètement, occasionnant la mort de beaucoup de personnes. Ces bâtiments en béton cisailés par le bas n'obéissent pas aux normes parasismiques. Les étages du dessus ont littéralement écrasé les étages inférieurs. Les habitants de Port-au-Prince construisent en béton parce que c'est beaucoup moins cher que les structures en acier sans savoir que la construction en béton requiert une mise en œuvre très technique. La vulnérabilité de ces bâtiments construits sans le concours

de normes de construction parasismiques est à l'origine de l'ampleur de la catastrophe. La mauvaise qualité du béton qui contient trop de sable, le mauvais état des ferrailages, la très grande fragilité des constructions anciennes en maçonnerie de petites briques pleines de terre cuite, la vulnérabilité des parpaings et des poteaux, le manque de raidisseurs autour des ouvertures, la pratique très répandue des ajouts d'étages, sans vérification de la capacité portante des fondations, l'usage de l'auto construction ont provoqué dans la ville des dégâts considérables.

Peter Hansen contemple le ciel étoilé. Il s'est installé à côté de la piscine, sur une chaise posée devant une table de jardin. Il se souvient du bruit de mitraille fossoyant les entrailles de la terre qui, par moments, s'apparentait à un vrombissement de bulldozer, de la table de cuisine qui a basculé, des gémissements venant du lointain, du morceau de plafond qui s'est écrasé sur le sol, du nuage colossal qui a envahi le ciel dégagé quand il a pris la fuite. En sortant de la cuisine, il a remarqué des balafres sur les murs, petites lézardes qui couraient sur la surface granuleuse. Il s'est précipité vers la piscine pour se protéger, sans pouvoir effacer la vision d'horreur qu'il a eu quand il a vu la mort courir vers lui. Le sol a tremblé si fort que deux poutres du plafond sont tombées sur lui. Il a encore en mémoire le bruit de choc, l'impact des poutres qui ont percuté son corps tétanisé. Heureusement, elles ne sont pas tombées sur sa tête. Le plafond s'est ouvert sur une fissure de deux mètres environ et un morceau s'est écroulé. Une crevasse immense est apparue sur le plafond éventré. Vision d'épouvante. Après s'être dégagé des poutres, il a couru vers la piscine et a sauté dedans, pensant que l'eau pourrait soigner son corps endolori. D'autres secousses ont survécu et ont fait branler les murs d'un grondement sourd. A chaque fois, le cœur lui a remonté à la gorge, à chaque fois, il a sauté dans l'eau pour se protéger.

La belle maison qu'il occupe est entourée de hauts murs d'où dépassent quelques arbres géants, souverains que rien ne peut venir déraciner. La nature semble être indifférente au malheur des hommes. Elle demeure impassible malgré les cris des habitants abasourdis. La villa s'est couchée sous un magma noir. Seules quelques îlots de lumière parsèment la nuit. Dans sa maison, l'électricité est coupée. Une petite bougie éclaire le clavier de son ordinateur qu'il est allé récupérer une heure après la première secousse. La tête enfouie dans ses longues mains, la poitrine enflant de douleur, la peau striée de plis, il soupire en écoutant la radio. Parmi les grésillements, il parvient à entendre la voix du journaliste qui annonce sur Signal FM, la seule radio qui fonctionne, une catastrophe sans précédent : « Un violent séisme d'une magnitude 7 sur l'échelle de Richter s'est violemment propagé mardi à 16h53 (22h53 heure française) sur Haïti, le pays le plus pauvre des Amériques. Le séisme a frappé Port-au-Prince comptant plus de 2 millions d'habitants. Plusieurs des grands édifices du centre-ville à commencer par le palais présidentiel ne sont plus qu'un tas de gravats. La cathédrale, des hôpitaux, des hôtels dont le Montana rempli de touristes se sont affaissés comme des châteaux de cartes et sont fortement endommagés. Dans les heures qui ont suivi le séisme, les habitants de Port-au-Prince ainsi que les véhicules de la police, des Nations Unies et de la Croix –Rouge peinaient à circuler dans les rues envahies de débris. Il faut s'attendre à plusieurs dizaines de milliers de morts. Difficile de faire un pronostic à l'heure où les premiers secours viennent d'arriver. »

Peter n'ose imaginer les dégâts occasionnés par le séisme si une seule radio est en condition d'émettre. Port-au-Prince doit être un champ de ruines. Le monstre souterrain a certainement tout ravagé. Une véritable chorégraphie macabre qui a enseveli des centaines de milliers d'habitants. Il

n'ose songer aux innombrables séquelles que le séisme va laisser sur les gens traumatisés, les laissant mutiques devant l'ampleur du désastre. De telles cicatrices ne se referment pas rapidement. Il imagine le désastre qu'il amplifie par ses angoisses, les cadavres jalonnant les rues, les visages de terreur empoussiérés, les maisons démolies, les enfants esseulés qui ont perdu leurs parents, les mères hurlant leur désespoir d'avoir perdu un fils, une fille dans les décombres, avec la certitude que le centre-ville est devenu un vaste cimetière où les voitures ne peuvent plus circuler. La télévision est muette. Il ne peut avoir accès aux images qui lui donneraient la juste mesure du marasme. Il ne peut qu'imaginer, l'esprit taraudé par d'innombrables araignées folles qui gesticulent dans sa tête. Où trouver un peu de consolation puisque son téléphone portable ne marche plus ? Faute de téléphone et d'électricité, Internet est le seul moyen de communication avec l'extérieur. Il a pris le soin d'écrire un email à sa femme qui habite Paris pour lui dire que tout allait bien et finir son message par un « je t'aime » pressant. Il a aussi pu dire à ses amis qui l'hébergent, partis en Martinique qu'il était sain et sauf mais que le violent séisme survenu à 16h53, dévastant Port-au-Prince a fortement endommagé leur cuisine.

Il est bientôt minuit. La ferveur des chants mêlées de cris de panique monte encore dans la nuit profonde. Il songe à se coucher sur le transat et décide d'aller chercher un drap dans la maison même si ses peurs l'en dissuadent. Arrivé dans sa chambre, il est surpris de remarquer que tout est intact. En redescendant l'escalier, il aperçoit des tableaux tombés qu'il ramasse soigneusement et réinstalle. Il pense à la mort qui l'a frôlé de près et à tous ceux qui sont partis sans avoir eu le temps de dire au revoir à leurs proches. Il s'installe sur le transat et pense à sa femme. Les yeux fixés sur les étoiles de ce ciel souverain, des souvenirs de sa vie défilent dans sa tête

et le rassurent ou plutôt lui assurent qu'il est toujours vivant. Le ciel dans sa béance semble recueillir avec compassion les appels venus de partout qui déchirent l'immensité noire. Regarder le ciel immobile et calme le soulage de sa détresse. Haïti était déjà avant le séisme une terre éprouvée. Aujourd'hui, c'est une terre acculée au malheur qu'il faudra reconstruire avec une énergie de centaure. La joie d'avoir été épargné n'a pas de prix, en ce moment d'angoisse ultime. Des images se bousculent dans sa tête tandis qu'il cherche le sommeil. Il ne parvient pas à fermer les yeux car la nuit lui apparaît comme un puits sombre sans fond qu'il essaie de fuir avec de douces pensées. Le souvenir de sa rencontre avec sa femme lui revient et l'émeut jusqu'aux larmes. C'est toujours à l'approche de la mort que la vie nous apparaît d'une préciosité bouleversante.

Empli de souvenirs doux, un sourire se dessine au coin de ses lèvres. Le cœur plus léger, il se résout à fermer les yeux. Le sommeil le gagne profondément au point qu'il parvient à effacer de sa conscience les traces de son trauma, sans pouvoir conjurer pour autant la hantise de découvrir au réveil une ville dévastée.

4.

Peter est réveillé par les premiers rayons du soleil. Il est 8h. La matinée s'annonce radieuse. Le jardin, imperturbable, est inondé de clarté. D'une clarté si pure que Peter en est un peu abasourdi. Il se souvient encore du rideau de poussière qui s'est abattu sur la ville, hier soir, peu de temps après la première secousse. Dans le jardin, quantité d'oiseaux tourbillonnent et piaillent de manière interrompue. Le soleil diffuse une lumière blanche, pénétrante qui esquisse les formes, aiguise les rebords de la piscine. L'eau scintille d'une lumière dorée. La terre n'onde plus. Tout semble si paisible dans ce jardin qu'il a dû mal à réaliser qu'une terrible tragédie vient de tout

ravager. Il se lève précipitamment et la première chose à laquelle il pense est d'allumer son ordinateur portable pour vérifier s'il a reçu un message. Il découvre dans sa boîte de réception l'email de sa femme : « J'espère que tu n'es pas trop traumatisé. J'écoute France Info depuis ce matin. Il y aurait des dizaines de milliers de morts et plein de sans-abris, de gens qui errent dans les rues sans savoir où aller, c'est terrible. Plein de personnes sont encore sous les décombres. Les secours ont dû mal à s'organiser tant la situation est apocalyptique. Je prie pour Haïti. Je suis si heureuse de savoir que tu es sain et sauf. Donne-moi des nouvelles au plus vite. Je t'embrasse très fort. »

Sur son mur facebook, Peter découvre un autre message de son rédacteur en chef qui vient d'être envoyé : « Je suis très inquiet. Dis-moi si tout va bien. Paul. Je sais qu'Internet est le seul moyen de communication, actuellement. J'ai essayé de t'appeler à deux reprises mais en vain. »

Peter lui répond dans la foulée : « Je vais bien. Je suis actuellement devant la piscine en train de t'écrire. Quelques éraflures, c'est tout. J'étais dans la cuisine quand tout s'est déroulé. J'ai entendu le grondement de la terre et un gros morceau du plafond s'est éventré. Deux poutres me sont tombées dessus mais je n'ai rien.

Une réponse fuse instantanément.

– Je suis si heureux de savoir que tu vas bien. Je suis soulagé. J'ai passé une matinée cauchemardesque à me demander où tu étais pendant le séisme. C'est une véritable tragédie pour Port-au-Prince. Toutes mes pensées et mes prières vont au peuple haïtien durement éprouvé. Franchement, Haïti ne méritait pas ça. Encore un malheur de plus qui vient s'ajouter à la somme des malheurs que l'île connaît depuis les ouragans de 2008. Sans parler de l'instabilité politique. Raconte-moi comment ça se passe là-bas à Port-au-Prince.

– Je ne connais pas encore totalement l’ampleur des dégâts. J’écoute Signal FM, la seule radio qui fonctionne. Toutes les autres radios ainsi que la télévision sont coupées. Le tremblement de terre a complètement dévasté l’immeuble qui héberge Radio Télé Guinen, dans le quartier de Delmas. Les deux derniers étages se sont écrasés sur le rez-de-chaussée. Le palais national et tous les édifices publics, dont le palais de justice et les différents ministères se sont effondrés. La cathédrale aussi. Le quartier général de la Mission de stabilisation de l’ONU en Haïti est fortement endommagé. De nombreuses écoles, hôpitaux sont à terre. D’innombrables maisons ont été touchées de plein fouet. Des milliers de gens sont encore sous les décombres.

– As-tu pu prendre un peu le pouls de la population ?

– Je ne suis pas encore sorti de chez moi. La circulation est bloquée de partout à cause des éboulements. J’ai entendu des cris d’agonisants et des prières provenant du flanc des collines. Je sais que le peuple haïtien a la foi. Il ne se résigne pas au malheur. C’est un peuple de résilients. La population sinistrée de Port-au-Prince a dormi à la belle étoile. Hier, dans la nuit, une rumeur de tsunami a déclenché la panique. La population a fui vers les hauteurs. De nombreuses répliques ont survécu dans la nuit. J’ai pu dormir un peu malgré la clameur qui montait de la ville basse et du flanc des mornes.

– Le bilan risque de s’alourdir d’heure en heure.

– Oui, je le crains. L’île n’a pas connu un tel séisme depuis 1771. Il faut que la communauté internationale s’active rapidement pour sauver les blessés, parce que les autorités haïtiennes n’ont aucuns moyens et qu’aucun plan de gestion des désastres n’a été instauré.

– C’est une véritable tragédie mais il faut espérer que les sauveteurs parviennent à s’organiser pour récupérer les blessés pris au piège dans les décombres. On parle déjà d’une forte mobilisation internationale. Une chose est sûre, Haïti sera soutenu dans son chagrin.

– Oui, j’espère que la mobilisation sera grande. Je vais tenter de circuler dans la ville aujourd’hui pour me faire une idée précise de la catastrophe et voir les premiers secours s’organiser.

– Je compte sur toi pour nous faire un bon reportage. Je vais préparer pour la semaine prochaine un numéro spécial Haïti.

– Oui, je vais m’y atteler dès ce matin. Je te tiens au courant dans la soirée. J’aurai déjà quelques infos et des témoignages. A bientôt.

– Sois prudent. A ce soir.

Avant de se préparer pour partir en reportage, Peter prend le soin d’écrire rapidement à sa femme pour lui donner quelques nouvelles furtives : « Ma chérie, je t’aime. Tout va bien pour moi. Je dois partir en reportage toute la journée pour rendre compte de la catastrophe. Ne t’inquiète surtout pas. L’heure est au décompte des immeubles démolis et du nombre de morts. Je crains que la situation ne soit pire que celle qu’on restitue actuellement dans les médias. On ne pourra connaître le nombre de morts que dans quelques jours. Je t’écris ce soir. Je t’embrasse très fort. »

De l’avis de tous les spécialistes, si le séisme était difficilement prévisible, il n’en demeurerait pas moins inéluctable. D’après les sismologues, toutes les conditions étaient rassemblées pour qu’une catastrophe de grande ampleur, un séisme de magnitude élevée se produise à Port-au-Prince dont le dernier tremblement de terre remonte à 1771. La faille d’Enriquillo qui traverse la presque île du Sud d’Haïti de Tiburon à l’ouest jusqu’à la vallée d’Enriquillo

à l'est, en République dominicaine, en passant par Port-au-Prince est bien connue des spécialistes. C'est une faille dite de décrochement extrêmement dangereuse qui s'étend sur près de 200 kilomètres et qui peut causer un séisme de magnitude 8. La zone caraïbe est le théâtre où se confrontent plusieurs plaques tectoniques, celle de l'Atlantique, celle des Caraïbes qui correspond au golfe du Mexique et la plaque Nord-Américaine. Le contact rugueux entre les différentes plaques se traduit par un mouvement de coulissage d'environ 2 cm par an. Le contact tectonique entraîne des mouvements composites qui sont à l'origine des nombreux séismes qui se sont déroulés sur l'île d'Hispaniola. Le tremblement de terre qui s'est déroulé mardi 12 janvier 2010 est d'autant plus dévastateur qu'il est peu profond. L'épicentre est à 10 km sous la croûte terrestre. Les séismes superficiels sont les séismes dont les dégâts en surface sont les plus nombreux. Les principaux bâtiments à Port-au-Prince ont été touchés parce qu'ils sont extrêmement vétustes et ne souscrivent pas aux normes parasismiques. Ailleurs, en Californie ou au Japon, un séisme de la même amplitude aurait causé beaucoup moins de dommages. A l'évidence, la société haïtienne n'est pas en mesure de gérer un tel désastre d'autant plus que la destruction des canalisations d'eau va entraîner la détérioration des conditions sanitaires et du réseau d'assainissement. Il va y avoir indubitablement une pénurie d'eau potable dans l'ensemble de la ville.

Au volant de son véhicule, Peter entend le rugissement assourdissant des hélicoptères qui sillonnent les environs. Au départ, il est venu en Haïti pour deux raisons principales : faire un reportage sur les bateys, ces campements d'esclaves modernes, d'ouvriers de cannes à sucre qui abritent en République dominicaine des Haïtiens sans papiers, bénéficiant d'un salaire

misérable et mener, en second lieu, une enquête sur le trafic des enfants orphelins haïtiens en République dominicaine et sur la prostitution infantile. Correspondant pour le Journal Toulousain, il est parti en Haïti pour animer chaque semaine une chronique intitulée : un cœur qui bat en Haïti. Il a déjà réalisé deux reportages : un sur le vaudou et un autre sur la condition des enfants dans le bidonville de Cité Soleil. Une chose est sûre, la perpétration d'exactions sur les catégories sociales les plus vulnérables et sur les mineurs risque de s'amplifier avec le séisme. Une recrudescence d'enlèvements déguisés en adoption avec une série de mouvements d'évacuation d'enfants sont à craindre dans les jours, les semaines à venir. Le séisme ne peut qu'être une grande tragédie pour les enfants orphelins d'Haïti. Certains vont tirer parti du désastre pour se livrer à toutes sortes de trafic. Le trafic d'enfants redouble déjà de vigueur à la frontière entre Haïti et la République dominicaine, particulièrement dans la zone de Dajabon où beaucoup d'enfants traversant la rivière du Massacre à la nage sont récupérés par des chauffeurs de motocyclettes devant les yeux approbateurs des militaires. Certains trafiquants avec la complicité des autorités attendent les enfants en République dominicaine pour les revendre à bas prix pour des travaux agricoles, pour les jeter dans l'enfer de la prostitution infantile et les intégrer dans des réseaux de mendicité. Les autorités dominicaines fermant les yeux, les trafiquants sont à l'œuvre pendant les jours de marché, ils profitent du chaos provoqué par la foule pour acheter et vendre les enfants démunis. Les enfants vendus sont contraints de mendier aux carrefours des principales villes de République dominicaine. En 2009, plus de 2000 enfants haïtiens faisant l'objet d'un trafic vers la République dominicaine ont été recensés. Avec les familles qui risquent de se fracturer et s'appauvrir à cause du tremblement de terre, la tentation d'envoyer les enfants vers la République

dominicaine dans l'espoir d'une vie meilleure va décupler. Il est évident que les réseaux de trafic d'enfants se mobilisent fortement lors d'une catastrophe naturelle – on l'avait déjà observé lors du tsunami en Asie en 2004 – et profitent des failles de l'État, des systèmes répressifs et de la faiblesse de la coordination des acteurs sur le terrain pour effectuer des enlèvements d'enfants. De surcroît, les réseaux de trafic d'enfants nourrissent des liens étroits avec le marché de l'adoption internationale. Selon une enquête réalisée en 2002 par l'Organisation internationale pour les migrations (OIM), le nombre de mineurs haïtiens victimes de trafic chaque année s'élève à 2500. Ce chiffre risque malheureusement d'augmenter avec le séisme et la corruption se répandre à toute allure, affectant toute une population orpheline livrée à elle-même et extrêmement pauvre.

Sur les routes qui mènent vers les hauteurs de Pétionville, des hommes et de femmes marchent lentement, dans un silence de glace, un ballot sur l'épaule, désertant les vastes collines du quartier jalonnées de maisons aplaties comme des mille-feuilles, aux toits écrasés jonchant un tapis de ruines et de poussière de calcaire. Les villas affaissées ne sont plus qu'un amas d'agglomérats de gravats de ciment collés dans un ferrailage chaotique dessinant des figures effrayantes. Couvrant des nuages de terre ocre, les petites morceaux de gravats voltigent au vent comme de petites coquilles d'escargot dont les résidus tracent des arabesques folles dans la poussière aveuglante.

Tandis que Peter conduit sur la route de Delmas, des silhouettes volatiles, des corps flottants s'animent au loin, parmi les débris, portant d'amples draps blancs et des masques. La voiture roule lentement à cause des bouchons. Le long de la route, les maisons semblent avoir subi un

bombardement. Les bâtisses semblent avoir été décapités par des mains de géant. Beaucoup d'écoles ne sont plus qu'un amas de ruines. Un adolescent court derrière une brouette dans laquelle gît sa mère blessée, avec plusieurs contusions sur la tête. « Des soins, des soins, des soins! » demande un groupe de femmes qui s'agitent avec les bras en l'air. Toujours la même foule qui ondule sous le soleil, ces gens suroccupés, aux visages blafards qui courent en tous sens, dans la poussière du béton, munis de marteaux, de scies, de haches, de pelles, de grattoirs. Partout, la vie s'acharne malgré le souffle putride de la mort. Les gens s'acharnent à retrouver leurs morts, à les nettoyer, à les purifier pour leur offrir une mort décente. Coûte que coûte, les morts doivent être exhumés. Les pompes funèbres manquent de cercueils. Certains sont sous les gravats comme la plupart des bâtiments de la ville. La plupart des morts, les plus chanceux, finiront dans une fosse commune sans cercueil, sans sépulture, sans rituel, sans acte de décès, sans la bénédiction des prêtres. D'autres auront tout simplement disparu sous les décombres, laissant les vivants dans l'incapacité de faire leur deuil. Les vivants et les morts sont liés par un cordon ombilical insécable tant que les cadavres n'ont pas été reconnus, identifiés et mis en terre. C'est une grande loi de la vie. Les vivants ne sont pas en paix tant qu'ils n'ont pas enterré leurs morts.

Peter s'attarde sur quelques tentes de toile claire transformées en hôpitaux. Un homme gît au sol, blessé à la tête, à demi nu, attendant la venue des médecins. Assise sur une chaise roulante dont on essaye de la déloger, une jeune femme hurle à l'agonie, le regard endiablé. Une maman perdue pleure, elle porte un enfant dans ses bras dont les jours sont comptés. Il coupe le moteur de la voiture et s'adresse à une infirmière qu'il voit sortir d'une des tentes, complètement affolée et qu'il espère interviewer. Il lui demande comment s'organisent les premiers secours. Elle lui indique qu'elle

est débordée et qu'elle a peu de temps à lui consacrer. « Nous manquons de tout, de médecins, de lits, de médicaments, d'antibiotiques pour stopper les infections, d'antalgiques pour soulager la douleur, de vaccins antitétaniques, de matériel chirurgical de base : compresses, fil de suture, bandages », ajoute-t-elle dans la précipitation. Elle exhibe sa trousse presque vide : l'alcool et la bétadine sont presque terminés et elle se plaint devant ses yeux de ne plus avoir de gaz ni de sparadraps. « Des centaines de blessés affluent en permanence vers les tentes, ils souffrent de fractures, de traumatismes, de brûlures sévères souvent causées par l'explosion de bonbonnes de gaz domestiques lors de l'écroulement de bâtiments. Beaucoup de blessés doivent être opérés ou amputés, mais nous n'avons rien pour le faire. Nous avons besoin de tout ce que comporte un bloc opératoire. Nous attendons l'aide internationale », lui révèle-t-elle dans la hâte avant de rejoindre son équipe, sous la tente.

Il reprend la route. Il est content d'avoir pu prendre quelques notes, même si l'infirmière a été expéditive. La voiture roule un peu plus vite, le vent glisse sur les vitres à demi-ouvertes avec un chuintement feutré. Par moments, son visage grimace de douleur, à la vue de ce spectacle dantesque, de ce cataclysme grandissant. Sur la route de Delmas et le boulevard la Saline, il n'y a qu'un précipice de ruines, des gens fantomatiques qui errent à la recherche de leurs proches, le regard enfoui dans l'immensité de leurs douleurs. Devant lui, s'offre la grandiose perspective sur la baie de Port-au-Prince et sur le golfe de la Gonâve. Près du littoral, d'énormes tas d'ordures qui fument se laissent deviner dans l'épaisseur de l'air. Les rues luisent d'une eau grisâtre polluée. Les autobus, les taps-taps bariolés qui traversent les nuages de fumée noire et croisent des 4x4 flambant neufs sont bondés. Cahotant dans des soubresauts continus sur des routes remplis de détrit,

leur conduite est hachée, anarchique. Beaucoup d'Haïtiens quittent Port-au-Prince dans l'espoir de trouver refuge à la campagne dans des zones non sinistrées.

A la radio, Signal FM annonce que la communauté internationale se mobilise pour porter secours à Haïti. « Les États-Unis ont rapidement mis en place une équipe d'urgence de l'agence d'aide au développement USAID composée de 72 sauveteurs et de 6 chiens chargés de sauver les personnes prisonnières des décombres. 48 tonnes d'équipement de sauvetage ainsi que des experts en catastrophes naturelles vont arriver dans les plus brefs délais et le président Barack Obama va organiser aujourd'hui une réunion de crise sur l'aide à apporter à Haïti, promettant une action coordonnée et énergique. De l'autre côté de l'Atlantique, la commission européenne prévoit de confier trois millions d'euros d'aide d'urgence à Haïti et d'activer son système de gestion de crise. UNICEF France va débloquer 300 000 euros de son fonds d'urgence et l'ONU 10 millions de dollars. La Fédération internationale de la Croix-Rouge dont le siège est à Genève se prépare à venir en aide à trois millions de personnes qui pourraient être affectées par le violent séisme. Elle a lancé un appel de fond préliminaire de 10 millions de dollars. Les volontaires de la Croix-Rouge haïtienne sont à pied d'œuvre pour secourir les blessés, seconder les hôpitaux surchargés, assurer les services médicaux d'urgence, approvisionner en eau potable la population, installer des abris provisoires, s'occuper de la logistique. Les 3 000 casques bleus et policiers des Nations-unies présents dans la région sont en ce moment sur le terrain pour effectuer les opérations de secours. Ils ont déjà entamé le dégagement des grandes artères de la capitale. L'association humanitaire Médecins du Monde a annoncé qu'elle est sur le point d'affréter un charter pour transporter 40 tonnes de matériel logistique, d'équipements médicaux qui

partiront dès aujourd'hui avec 10 professionnels de santé et logisticiens à son bord pour gérer les premiers secours. De son côté, Médecins sans frontières a déjà secouru 600 blessés dans ses centres de soins à Port-au-Prince et prépare aujourd'hui un hôpital gonflable d'une capacité de 100 lits. »

De la route, il aperçoit des camps de fortune qui se construisent un peu partout avec des morceaux de tissus, de rideaux, de draps, des bâches, des poteaux et des matériaux récupérés des décombres. L'odeur âcre de la mort flotte dans les camps surchargés. Il ne s'agit pas de l'odeur de pisser ou de matières fécales qui prend à la gorge mais bien de l'odeur de la mort. Cette odeur indéfinissable de viande froide macérant dans le sang, mêlée à une senteur d'excrément, de gaz et de bactéries de putréfaction, insupportable pour l'être humain, provenant de corps boursoufflés exposés au soleil, au bord de l'implosion, répandant un liquide jaunâtre sur les chaussées. L'odeur de la mort est omniprésente, imposant au regard un gigantesque charnier à ciel ouvert où les cadavres pourrissent au soleil. Alors, pour se prémunir de cette odeur de pourriture infecte, les gens dans les rues portent des masques. Des masques aux formes les plus ubuesques, des masques de toutes sortes, traditionnels ou complètement incongrus, des masques complètement improvisés, des masques flambant neufs, des masques sortis de vieilles mères, de vieux tiroirs qui ont déjà servi, disponibles dans l'éventualité d'une catastrophe, des masques salis, jaunis par le temps, ocre à force d'usage, des masques de bric et de broc, faits en tissu, récupérés d'un vieux mouchoir et d'un morceau de toile, des masques fripés qui ne tiennent presque sur rien, sur un lacet ou sur un fil élastique, des masques achetés en pharmacie, dans une pharmacie épargnée par le séisme, des masques qui couvrent tout le visage, jusqu'à la frontière des yeux protégés par des

lunettes de soleil, des masques délivrés par des ONG qui sillonnent la ville pour approvisionner la population. Ceux qui n'ont pas pu s'en procurer ont appliqué du dentifrice sur le dessus des lèvres, à la lisière du nez, pour se protéger de l'odeur infecte. Ils ressemblent à des zombies moustachus, maquillés de blanc, la seule couleur qu'ils affichent ostensiblement, sans redouter de s'apparenter à une danse de fantômes courant dans Port-au-Prince, la ville morte. Ils semblent attendre du ciel une pluie purificatrice, la bravoure de quelques soldats parachutistes qui leur verseraient un produit désinfectant inondant la ville d'une senteur de citron vert. Cette rumeur qui court et qui nous apprend que des militaires vont arroser la ville d'une senteur de citron vert est-elle vraisemblable ? En tout cas, la population y croit comme elle croit à tout ce qui tombe du ciel, que cela vienne de Dieu ou des Américains. Peu importe puisque tout le monde prie pour le salut et le salut ne peut venir que d'en haut. Qu'on humecte une odeur délicieuse, une odeur piquante d'orange ou de citron pour s'épargner le douloureux plongeon dans l'odeur de la mort ou non, le résultat est le même : l'odeur de la mort rôde partout, elle est indétrônable. Elle est si tenace qu'elle colle à la peau et s'étend jusque dans les vêtements, malgré les effets de la lessive. Elle est là, même si des pneus usagés sont brûlés, même avec des masques pour éviter les effets nocifs des fumigènes. Elle se mêle à la poussière aveuglante qui tourbillonne dans l'air, telle une chorégraphie de particules excitées qui s'agitent un instant et se collent en un magma de senteurs infectes imprégnées des cadavres en décomposition qui ne cessent d'arriver dans des sacs en plastique ou enveloppés dans des suaires blancs.

Ce n'est finalement qu'en arrivant dans le centre ville que Peter mesure toute l'ampleur du désastre. Des grilles arrachées gisent sur les trottoirs. Les toitures des maisons sont en lambeaux. Les façades sont tombées comme des

rideaux. Certaines rues sont obstruées par des véhicules renversés, des débris de camions, des voitures aplaties par d'énormes morceaux de béton. Des habitants creusent dans les décombres. Leurs mains saignent à force de déplacer toitures et parpaings. Il y a encore des survivants à l'intérieur des bâtisses qui appellent au secours. Les cadavres sont entassés dans un coin. Tout le centre-ville a été ravagé par le tremblement de terre, y compris les vieux bâtiments coloniaux bâtis sur des structures solides que l'on pensait éternelles. Port-au-Prince ressemble à un immense tombeau. Difficile d'expliquer pourquoi certaines maisons dont les étages se sont affaissés n'ont pas résisté au séisme alors que d'autres sont intacts.

Au tournant d'une rue, il découvre une vaste esplanade encombrée de familles, d'abris de fortunes protégés du soleil par des draps sales tendus entre les arbres. Un peu plus au sud, il aperçoit le palais national qui semble avoir subi les agressions d'une guerre tant il est démoli. La coupole centrale du bâtiment blanc a glissé telle une meringue fondue. Tout est tombé : l'escalier central, les colonnades, les trois dômes blancs. Construit en 1881 par l'architecte haïtien Georges Baussan, sous le règne de Salomon, il est la fierté nationale et le symbole de l'indépendance du premier État noir. Le tremblement de terre a décapité le sommet de l'État et la société est désormais privée de gouvernement. L'État haïtien n'existe plus : le Parlement est rasé, le ministère de l'Économie et des Finances est sérieusement endommagé, le palais de justice, le Sénat, les ambassades, le quartier général de la police gisent sous les décombres. Faute d'aide et de secours, des dizaines de milliers de Port-au-Princiens sont venus s'installer sur le Champ de mars, devant la présidence. Peter gare sa voiture à quelques minutes de la place et s'aventure dans les allées. Les rescapés déambulent avec des claquettes dans le parc, parmi les palmiers flamboyants restés

intacts et les bougainvillées, à travers les statues de grandes figures du passé, de Toussaint Louverture, d'Henri Christophe, de Jean-Jacques Dessalines, d'Alexandre Pétion, héros immémoriaux qui ont marqué leur époque pour avoir été à l'origine de la libération des esclaves. Fièremment dressées parmi les petits abris de fortune, les statues centenaires n'ont pas bougé. Les nouveaux locataires du parc semblent livrés à eux-mêmes, sans eau, sans électricité, sans nourriture. Certains sont parvenus à trouver un coin d'ombre, à l'abri de l'odeur insoutenable de l'urine mais d'autres sont assis sous le soleil et semblent souffrir le martyre. Peter recueille des témoignages, celui d'un homme qui lui confie avoir perdu sa maison et sa femme dans le séisme, tandis que son bébé gémit. Il a tout perdu, il n'a plus rien du tout, même pas une couverture ou un petit matelas. L'argent qui l'avait en poche, il l'a dépensé dans des boissons gazeuses et dans des biscuits pour le petit. Il pleure à l'idée qu'il devra élever son fils, tout seul, sans l'affection de sa femme. Une autre femme qui agite un éventail se plaint de la promiscuité qui règne sur la place du Champ de mars. Une seconde femme lave son enfant dans une bassine d'eau et implore Jésus de venir à son secours. « Je n'ai rien mangé depuis hier soir », crie-t-elle en frottant son enfant avec une éponge qu'elle semble à avoir trouvé sur une monticule de détrit. « Mon mari est allé chercher de l'eau potable pour que je me déshydrate », ajoute-t-elle en fixant le regard de Peter d'un air un peu hébété. Elle regarde un éboueur ramasser à la pelle des monceaux d'immondices où se côtoient de vaseuses boîtes de fer, des gourdes en plastiques, des plaques de polystyrène et des pelures d'oranges. Elle baisse le regard comme si elle avait honte. « Ma maison démolie était à côté du pénitencier. Les prisonniers ont mis le feu à la prison pour s'échapper. Peu après la première secousse, les gardiens ont pris la fuite. Maintenant, mon

quartier est rempli de bandits. Des gens disent qu'ils pillent les magasins. Ici, au moins, on est en sécurité même s'il y a peu de place. » Un homme témoigne alors qu'il est allongé sur un sommier à ressorts. Il regarde Peter avec des yeux imbibés de larmes. Il a le crâne ouvert et la jambe rongée par la gangrène. Son meilleur ami veille sur lui. Un autre homme dit qu'il longeait la clôture du Palais national quand le tremblement de terre a eu lieu. Pour ne pas tomber, il s'est agrippé au fer forgé de la barrière. Il a été témoin de l'effondrement du Palais national, du ministère de la santé public, du palais de justice. Il a hurlé : « Pourquoi, pourquoi nous Haïtiens, qu'est-ce qu'on a fait pour mériter ça ? C'est Dieu qui nous punit encore une fois. » Son regard fend l'air et se perd dans le vide. « Le ciel s'est assombri brusquement, reprend-il, alors j'ai pris mes jambes à mon cou et me suis précipité vers la statue du Nègre marron. Après j'ai vu d'innombrables mains se tendre vers le ciel. Des gens ont crié : Seigneur, Seigneur ! » Tandis qu'il parle, Peter aperçoit une famille qui a récupéré la cabine d'un camion pour en faire une maison. L'attention de Peter est maintenant retenue un peu plus loin, près de la statue de Dessalines, par des femmes qui font frire du plantain et par une petite fille, toute nue, jouant avec des grains de riz sur la pelouse sale. Les femmes révèlent à Peter qu'elles sont toutes veuves. Elles constituent une cohorte de femmes sans mari. Les femmes les plus jeunes font téter leurs bébés maigrichons. « Nous sommes toutes des femmes seules, nous cherchons un bon mari pour nous aider », s'exclament-elles, tandis que Peter les observe, amusé. « Que voulez-vous qu'on fasse, nous n'avons plus de maris pour prendre soin de nos bébés. Leurs pères sont sous les décombres. On n'a pas de travail, comment faire pour survivre ? Heureusement que nous avons des amis qui nous donnent à manger. Les gens sont solidaires au Champ de Mars. Le plus dur, c'est de rester ici sans

rien faire, nous avons du mal à tuer le temps. Parfois des ONG nous recrutent pour aller nettoyer les toilettes mais c'est rare », renchérissent-elles.

Au terme de ce témoignage, Peter gagne la sortie du Champ de Mars. Il prend quelques photos et marche vers sa voiture pour prendre la direction de la cathédrale Notre-Dame. Même théâtre de désolation : des murs explosés, des immeubles liquéfiés, des toitures tordues reposant sur les chaussées, un bâtiment sur deux détruit, des banques à la façade de verre qui ne sont plus qu'enchevêtrements de débris, une population qui dérive dans les rues sinistrées, où des chaises et des lits de fortunes sont installés, une population qui a faim, qui a soif, qui court en tout sens, à l'affût des morts qu'elle n'arrive pas à enterrer. Certains habitants dorment sur des morceaux de carton. De maigres biens récupérés des décombres, des tas de vêtements les accompagnent dans toutes leurs déambulations. Aucune classe sociale n'est épargnée. Même les riches sont affectés. Effarés par le désastre, ils restent muets d'horreur. Dans les quartiers misérables comme dans les quartiers privilégiés, la douleur est tangible, elle pèse comme du plomb. La poussière n'est pas encore retombée. Le tremblement de terre laisse planer des nuages de particules dans le centre-ville. La tôle des voitures est couverte de poussière blanchâtre. Édifice néoroman, la cathédrale Notre Dame a perdu ses deux tours majestueuses blanches. Des pans entiers de la cathédrale se sont effondrés, laissant apparaître des tiges d'acier de béton armé qui semblent dans leur insolente laideur défier le ciel à défaut de pouvoir l'honorer comme autrefois. C'est le lieu le plus sacré de Port-au-Prince. On dirait la cathédrale de Reims après le bombardement allemand. Seul le Christ en croix, recouvert de gerbes de fleurs a véritablement résisté au cataclysme et demeure souverain, au milieu des ruines. Des morceaux de

murs roses et blancs fissurés subsistent, malgré tout, mais les coupoles se sont écroulées lamentablement. Sous le ciel azur, une femme est en prière. Elle est assise en face de la cathédrale. Elle marmonne de petites incantations tandis que des religieuses observent l'amas de ruines, l'air désolé. La femme en prière parle de la fin du monde. Ses yeux sont rouges de colère. Elle se lève et marche vers Peter en le regardant droit dans les yeux et en criant que la fin des temps est proche. Les religieuses la toisent un peu méchamment. « La colère de Dieu n'a épargné personne. Même l'église du Sacré Cœur est tombée. C'est la fin des temps. Le Christ est resté perché sur son socle au fond de l'église du Sacré-Cœur. Le Christ n'est pas tombé, le Christ est triomphant, c'est un miracle », hurle-t-elle, devant les yeux incrédules des bonnes sœurs.

Le peuple haïtien est condamné à la déperdition. Il est abandonné dans les rues, sans gouvernance. Les gouvernements sont absents. Beaucoup de dirigeants sont morts dans le séisme. Puisqu'aucune institution gouvernementale n'a suffisamment de légitimité pour régner sur un peuple qui erre dans les rues, des prédicateurs, des pasteurs, des religieux aux pratiques sectaires avancent en terrain conquis. Des missionnaires du chaos, des prédicateurs de la bonne nouvelle se multipliant comme des petits pains profitent du séisme pour clamer dans les rues que la fin du monde est proche, que le temps de l'apocalypse est venu, que le bon grain sera séparé de l'ivraie. Ils sont partout, ils sermonnent, évangélisent, divulguent des messages d'espoir « Dieu est bon, Dieu est partout », « L'Éternel est mon verger », clament un morceau de l'épître aux Romains « Quiconque appelle au nom de Dieu sera sauvé », chantent des psaumes. Ils sont de véritables bergers pour les brebis égarées que sont devenus les habitants de Port-au-Prince. De nouveaux convertis affleurent un peu partout, ils louent le Christ

Sauveur et ne prêchent que par lui. La prière est bien souvent l'unique refuge à tant de tragédie. La religion comble le vide laissé par le séisme. Elle rassure et invite à l'espérance. Les survivants s'abandonnent à l'autorité divine, sans se résigner au malheur. Ils redoublent de foi. On les entend psalmodier dans les rues, implorant la miséricorde divine : « Seigneur, entre tes mains, je remets mon esprit », « Seigneur, pourquoi tu nous a abandonné ? ». Dans un pays où le divin est omniprésent, qu'il s'agisse d'adeptes du vaudou ou de simples chrétiens, l'heure est à la méditation, à la prière et à la consécration. Les gens cherchent une appartenance, une occasion de retrouvailles entre survivants, autour de mêmes croyances. Conscients de la fragilité de la vie, les rescapés semblent emplis de gratitude, ils se tournent naturellement vers Dieu et le remercient de les avoir épargnés.

Sur le chemin du retour, Peter s'arrête devant l'hôtel Montana. Le magnifique hôtel 4 étoiles, niché à mi-hauteur de la rue John-Brown en direction de Pétionville, n'est plus qu'un champ de ruines. Construit en 1946 par l'architecte Frank Cardozo à l'occasion de la commémoration du Bicentenaire de la ville de Port-au-Prince, l'établissement est réservé à une clientèle fortunée, à de riches touristes et hommes d'affaires. Fleuron de l'hôtellerie de Port-au-Prince, ce palace, avec ses cent quarante cinq chambres, sa piscine, ses boutiques, sa petite chapelle et sa vue imprenable sur les collines voisines, ressemble à un immense bateau qui a explosé, qui a fait naufrage. Il reste de cette immense carcasse de gravats blancs de nombreux poteaux électriques démembrés qui s'étalent sur la route. Le bâtiment est déchiqueté et aplati. Le séisme l'a ébranlé en son cœur : il n'y a plus que deux étages debout alors que l'hôtel, avant le tremblement de terre, comprenait sept étages. Peter interroge un rescapé qui se tient devant l'entrée principale. Ébranlé jusqu'aux racines de son être, le rescapé, le

visage tuméfié à cause des hématomes, pleure en faisant son récit, il sait que près de deux cent personnes sont encore à l'intérieur, prisonnières des décombres. A l'instar d'un petit groupe d'une quinzaine de personnes, il attend en laissant deviner sa nervosité les premiers secours. Un premier détachement d'extrême urgence en provenance de la zone Antilles composé de quarante sapeurs-pompier spécialistes en sauvetage et déblaiement, de quelques chiens et équipé de caméras thermiques devrait arriver incessamment sous peu. Des sauveteurs américains et des spécialistes français de la sécurité civile provenant de Brignoles dans le Var doivent atterrir au plus tard demain. « J'étais allongé sur mon lit quand tout le bâtiment s'est mis à trembler, à vaciller comme un bateau lors d'une tempête », marmonne le rescapé, tandis que Peter l'écoute, sans pouvoir retenir son émotion. D'autres survivants se mêlent à la conversation en répétant d'une voix chétive : « On a entendu un gigantesque coup de canon, comme une grosse explosion. Au début, on a pensé à une insurrection politique, à une armée de rebelles prenant d'assaut la ville. Le bruit était tellement fort qu'on a compris, au bout d'une dizaine de secondes, qu'il s'agissait d'un tremblement de terre. » « Je me suis mis sous un chambranle pour me protéger, j'étais au troisième étage. La secousse a duré plus de 30 secondes. Pour moi, c'était une éternité. J'étais glacé de peur. Puis, le plafond s'est effondré, il a été retenu par un meuble de bois qui a grincé sous le choc. Je me suis retrouvé piégé sous une immense poutre de béton. Coincé, accablé de douleur, je priais et criais au secours. Et puis la poutre de béton s'est fendue. Une brèche s'est dessinée. Une cavité est apparue. Je m'y suis engouffré pour m'extraire des gravats. Noir absolu. Il n'y avait plus d'électricité. J'ai regagné la porte et j'ai pris la fuite. J'ai entendu des voix, des cris, dans l'obscurité oppressante. Dans l'immeuble, il y avait

énormément de panique. C'est quelque chose de vraiment impressionnant. J'ai mesuré l'étendue de la catastrophe, une fois dehors. L'Hôtel Montana s'était affaissé sur plusieurs étages. Des gens étaient à côté de moi, pétrifiés d'effroi, le visage empoussiéré et ensanglanté », explique le rescapé d'une voix plaintive et chevrotante.

5.

Pour chaque opération de sauvetage, c'est la même course contre la montre qui s'engage pour les secouristes. Pour eux, il s'agit toujours d'aller le plus vite possible pour maximiser les chances de trouver des survivants parmi les décombres. Un mille-feuille de béton, voilà ce qu'est devenu l'immeuble où travaillait la mère de Chloé. Les sauveteurs sont à pied d'œuvre depuis sept heures du matin pour tenter de retrouver les plusieurs dizaines de corps ensevelis sous la masse de béton. L'équipe est formée de trois déblayeurs, d'un médecin-chef de la sécurité civile, d'un gendarme responsable de leur sécurité, de trois chiens et de trois pompiers spécialisés dans les catastrophes naturelles, trois sauveteurs français arrivés à Port-au-

Prince hier dans la matinée. La grand-mère de Chloé ainsi que son oncle, Hippolyte, assistent à l'opération de sauvetage. Ils sont assis sur un muret de ciment et tiennent Chloé par la main. Par moments, quand les sauveteurs sont sur le point de trouver une brèche qui permet de localiser un survivant, leurs mains se crispent et pressent très fort la main de Chloé. Alors, le supplice dure quelques minutes, Chloé ferme les yeux tant la pression monte, elle ne veut pas voir le corps de sa mère sans vie, elle résiste et lutte avec son oncle et sa grand-mère, en priant pour que son corps soit retrouvé vivant. Mais jusqu'à maintenant, il est impossible de savoir si elle est encore en vie. Cela fait près de 67 heures qu'elle est sous les décombres. Elle travaillait au 2^{ème} étage dans un immeuble de sept étages qui s'est totalement écroulé. Les corps sont écrasés par une énorme couche de ferrailles. Les secouristes ont demandé à la grand-mère de Chloé de leur décrire dans tous les détails sa fille, la forme de son visage, son âge, son poids approximatif, la façon dont elle s'habille, le moindre indice étant capital pour la recherche.

Le plus difficile pour les sauveteurs est de continuer à déblayer sans relâche, alors que de terribles souvenirs hantent leur conscience jusqu'à l'écœurement. Comment oublier les enfants qu'ils n'ont pas pu sauver dans les orphelinats engloutis, les pouponnières ensevelies, remplies de bambins de trois quatre ans dont les membres furent broyés, les dépouilles qu'ils ont dû ramasser sous les yeux abattus de détresse des familles. Comment expliquer l'horrible injustice que constitue la mort d'un enfant? Un départ si brusque et si prématuré peut-il trouver la moindre explication? Toute réflexion s'incline devant pareille implacabilité du sort. La mort est acceptable à condition qu'elle emporte un être âgé, qui a de surcroît bien vécu et qui a passé la soixantaine. Dès lors qu'elle survient avant la vingtaine, le monde nous apparaît d'une cruauté impitoyable comme si la vie

n'avait pas le droit de se retirer avant un certain âge, comme si chacun méritait de vivre au moins quelques décennies avant que la mort ne le frappe. Beaucoup de secouristes sont confrontés dans leur métier à des scènes très douloureuses, d'une violence parfois inouïe : le départ des uns, la souffrance de ceux qui restent, l'horreur de découvrir des corps déchiquetés. Beaucoup vivent leurs missions comme s'ils secouraient des femmes et des hommes confrontés à la guerre, dont les douleurs, les injustices et les blessures épouvantables sont les mêmes que celles qui s'apparentent à la guerre. Les images auxquelles ils s'affrontent sont celles de scènes comparables à celles des villes détruites par les bombardements de la seconde guerre mondiale. Le paysage environnant est pareil à celui de Mogadiscio ou Beyrouth au plus fort des conflits. Il s'agit pour eux d'un véritable cauchemar dont ils ne sortent pas indemnes. Les images d'horreur marquent la conscience au point d'acculer l'esprit à des souvenirs lancinants qui reviennent sans cesse sans pouvoir disparaître dans la vie diurne comme dans la vie nocturne. La guerre est atroce parce qu'elle dure à l'intérieur de l'esprit. Un tremblement de terre est d'une violence impitoyable parce qu'il grave dans l'esprit l'empreinte du non-retour. Tout a été dévasté et même l'aventure d'une reconstruction n'effacera pas l'horreur de la destruction massive. Seule la flamme éveillée de la prière qui gît au-delà des décombres et invoque le ciel, une autre réalité, peut endormir l'horrible blessure. Devant les processions de blessés aux membres écrasés, aux fractures multiples et aux plaies béantes, les sauveteurs sont souvent parés d'une immense carapace qui les protège d'un excès de sensibilité. Mais l'émerveillement les saisit et l'espoir illumine leur regard quand ils découvrent un peuple remarquable dont la capacité de rebondir est incroyable, un peuple qui croit que la vie est plus forte que tout, quand ils

assistent au spectacle foisonnant de ces petits marchés qui ouvrent un peu partout sur les bords des routes alors que la mort n'est pas loin, qu'elle règne encore en maîtresse sous des milliers de maisons détruites et que des chiens et des cochons arrachent sous les yeux indifférents de la foule, des morceaux de restes humains.

Les sauveteurs peinent désormais à dissimuler leur fatigue même si leur vigueur est toujours la même et qu'ils creusent sans relâche. Il y a souvent de la frustration et de la tristesse qui accompagnent cette fatigue. Il y a surtout la mortifiante angoisse d'être impuissant à trouver des vies, à pouvoir réparer les dégâts causés par la terrible catastrophe. La prise de conscience de sa vulnérabilité devant certaines scènes atroces constitue, elle aussi, une épreuve. Après des heures de recherche, de fouilles inlassables, les voilà parvenus à trouver un chemin parmi les décombres. Une cavité se dessine dans l'immense amas de béton qu'ils pourront utiliser pour s'immiscer plus en profondeur dans les tonnes de gravats. Malgré leur étourdissement causé par la chaleur, le groupe d'hommes s'active. Une vie est peut-être enfermée sous ces dalles infernales. En s'approchant de la cavité, ils captent une voix faible ou plutôt une expiration issue des décombres, juste un petit son provenant des entrailles du bâtiment effondré. Équipés d'un matériel d'écoute électronique sophistiqué, de micros et procédant par triangulation pour situer le point d'origine de la voix enfouie sous le bloc de béton, ils travaillent comme de véritables experts. Le plus souvent, le son se propage au travers des poches d'air présentes dans les ruines. Si les victimes bougent, le bruit se décuple parce que leurs mouvements vont occasionner un léger déplacement de la ferraille et du béton. Chloé veut s'approcher de la cavité pour voir ce qui s'y passe mais sa grand-mère et son oncle la retiennent. « Laisse-faire, reste calme! On doit

rester là et attendre patiemment ! », lui souffle sa grand-mère qui ne laisse rien deviner de son anxiété. Les secouristes entendent à nouveau quelque chose. Ce n'est pas un murmure, pas même chuintement, juste une légère expiration qui résonne dans la pierre et est recueilli par le matériel d'écoute électronique. Ils sont encouragés. Ils redoublent d'efforts, l'espoir au ventre. Les chiens s'infiltrèrent dans la cavité, parmi les ruines de l'immeuble effondré. La cavité est très mince. L'avantage du chien, c'est qu'il peut s'aventurer dans des endroits inaccessibles pour les secouristes. Il se fourre partout et renifle l'odeur de putréfaction. Les chiens sont à l'affût, ils traquent la moindre trace humaine. Depuis la seconde guerre mondiale, les secouristes sont accompagnés de chiens pour sauver des corps des décombres. Il s'agit souvent de labradors et de bergers allemands. Ces chiens sont courageux, performants, ils sont indispensables dans le cadre d'une opération de sauvetage mais ils ne peuvent travailler plus de vingt minutes d'affilée et très vite leur odorat est parasité par l'odeur de la mort. C'est la raison pour laquelle les sauveteurs doivent aller vite et agir avec le plus d'agilité possible, sans se laisser envahir par l'émotion. Les secouristes sont munis de caméras miniatures endoscopiques qu'ils glissent dans la brèche pour saisir des images du corps de la victime. Mais souvent les images sont floues. Dans ce cas-ci, elles font apparaître un morceau de tissu et une main vraisemblablement de femme. La caméra se rapproche et rapporte un visage que les sauveteurs ont peine à distinguer tant il est blanchi par la poussière. Une chose est sûre, il s'agit bien des traits d'une femme. Les sauveteurs se tournent vers la grand-mère de Chloé et lui font un signe, attestant la présence d'un corps à cet endroit. Maintenant l'heure est venue de dégager ce corps de la masse de béton qui le recouvre, le plus délicatement possible, de procéder avec soin à l'extraction du corps en

veillant à ne pas mettre la vie de la victime en danger. Pour ce faire, les sauveteurs utilisent des petits vérins de levage, des marteaux-piqueurs pour retirer le corps soigneusement sans le blesser, en découpant la plaque de béton par petits morceaux, aux extrémités.

Le bruit du marteau-piqueur assourdit les oreilles de Chloé. Elle ne tient plus en place. Et si c'était sa mère qui était enfouie sous cette dalle de béton? Sa mère est peut-être là, sous cette dalle de malheur. Elle doit avoir froid comme Chloé a froid. Comme elle aimerait encore une fois se blottir contre sa mère et l'entendre chanter une berceuse pour l'endormir. Chloé est traversée de vertiges à l'idée que sa mère puisse disparaître. Elle sent le rythme de son cœur ralentir. Son corps est de plus en plus froid comme s'il était parcouru par la mort. Elle a peur. Peur de voir le corps de sa mère, immobile, sans réaction, inerte comme une épave. Elle n'a jamais vu de cadavre. « Peut-être qu'elle respire encore? Comment savoir? », se demande-t-elle. Elle se tourne vers les sauveteurs. Leur expression demeure la même. Ils sont attelés à l'opération de sauvetage, le visage crispé, presque congestionné. On sent leur lutte contre le temps, contre l'irréversibilité de la mort. Personne ne manque à sa tâche. Ils manœuvrent leurs gestes dans une synchronisation parfaite tandis que pour Chloé, la mort semble avancer à pas de géant et faire reculer, chaque seconde, un peu plus, la vie.

Hippolyte bouge dans tous les sens, en serrant les poings. Par moments, il semble psalmodier des prières, invoquer la providence. A d'autres moments, il fait des grimaces absurdes comme quelqu'un qui ne sait plus comment faire pour dissiper son angoisse. Quelques minutes s'écoulent dans le silence le plus profond. Elle voit un bras apparaître puis c'est tout le corps qui se manifeste, tandis que les sauveteurs parviennent à dégager complètement la victime de la dalle de béton. Chloé ravale un sanglot. Le soulagement la

gagne quand elle entrevoit le corps d'une femme qui doit avoir la trentaine. Ses angoisses les plus profondes se dissipent à la vue de ce regard endolori et de ce sourire délicat qui se dessine sur ses lèvres. La femme semble émerveillée de pouvoir respirer à ciel ouvert. Tout de suite, le regard de la victime se tourne vers les sauveteurs pour qui elle semble gagnée d'une admiration sans bornes. Le médecin-chef de la sécurité civile s'approche d'elle et lui prend la main. La femme lui sourit comme une enfant, avec des yeux rieurs qui ne tarissent pas de considération. Il apporte la civière et installe la médicalisation. La victime est tout de suite perfusée, hydratée. Le médecin veille à ce qu'elle ne succombe pas au crush syndrom. Quand le corps a été écrasé trop longtemps, les toxines accumulées dans les muscles comprimés se dégagent dans l'organisme, ce qui peut provoquer des insuffisances rénales ou la mort en quelques heures.

Pendant ce temps, les sauveteurs s'emparent de l'autre partie de la dalle de béton. Elle est suffisamment petite pour qu'ils puissent ensemble la soulever. Une fois la dalle retirée, il faut se débarrasser de la tonne de ferrailage. Pour les secouristes, il est clair qu'un autre corps gît là-dessous. L'odeur est forte. Ca sent la charogne. Ils craignent le pire. Seul un cadavre peut dégager une telle odeur. Ils dégagent la ferraille jusqu'à trouver le corps. Cette fois, pas de geste de révérence, pas de regard tendu vers la main du secouriste. Pas de bruissement des lèvres, pas de rictus au coin des lèvres ou de sourire plein d'une reconnaissance sereine. Le corps est recroquevillé, le visage cyanosé. La victime ne bouge pas. Les paumes de ses mains sont ouvertes et ses doigts en lambeaux étrangement écartés. Ses bras déchiquetés sont inertes comme deux segments de chair abandonnés. Ses jambes sont couvertes de plaies sur le point de se fermer, blanchies par la poussière. Curieusement, une impression de torpeur tranquille semble se figer à la

commissure de ses lèvres. Un sauveteur ausculte son poignet et remarque que le pouls est inexistant. Sur son visage, il n'y a pas d'expression de souffrance, plutôt la certitude souveraine de connaître ce que les vivants craignent même en rêve d'affronter. Chloé s'approche, délaisse les mains de sa grand-mère pour aller voir le corps de plus près. La grand-mère n'émet aucune résistance. Elle devine au vu du mutisme des sauveteurs que l'heure est grave. Les sauveteurs la regardent d'un air désolé. Elle comprend qu'il s'agit de sa fille. Chloé avance péniblement et regarde sa grand-mère, les larmes aux yeux. La grand-mère n'ose rien dire, son calme renferme un volcan d'émotions étouffées. Elle comprend que sa fille est morte et c'est comme si la terre s'était arrêtée de tourner. Chloé chancelle, se demande si elle pourra aller au bout du chemin, si elle aura la force de regarder ce corps inerte qui lui fait si peur. La malédiction frappe sa tête comme un coup de marteau. « Pourquoi l'autre est-elle vivante et sa mère est-elle morte? Pourquoi tant de silence devant le corps de sa mère? Pourquoi la mort est-il si injuste? », s'interroge-t-elle. Elle a envie d'hurler. Mais la force lui manque. La mort l'a frappée d'hébétude et ses membres tremblent de partout. Perdre sa mère, c'est un nouveau tremblement de terre. Il n'y a plus de secours. Il n'y a plus de mots pour rassurer, pour accompagner le néant. Il n'y a plus d'enfants ni d'adultes, il n'y a plus que des êtres qui perdent pied et n'ont pas le courage de voir la mort en face. Un mot, c'est précieux mais ni son oncle, ni sa grand-mère n'ont de quoi la consoler. Alors, elle se résigne à trouver en elle la force d'aller voir le visage de sa mère. « Elle restera ainsi couchée sur la poussière pour l'éternité et personne ne pourra l'emporter ailleurs, personne ne pourra lui retirer sa mère parce qu'une mère ne peut pas mourir », se surprend-elle à penser. Elle verse une larme discrète et la regarde intensément, avec cette fois le sentiment d'avoir triomphé de la

peur. Pour les sauveteurs, c'est l'effroi de devoir une nouvelle fois mesurer l'impuissance de leurs gestes.

6.

Une file indienne s'est établie devant un camion rempli de citernes souples délivrant de l'eau potable. Le camion dégage une odeur persistante d'essence. Les effluves se répandent un peu partout. Il est midi. Chloé ainsi que sa grand-mère et son oncle attendent patiemment leur tour alors que la distribution tourne à la bousculade. Ce sont quelques milliers de personnes qui font la queue. Leurs regards sont si vides qu'on ne peut y lire qu'avilissement et dégoût. Un sentiment d'humiliation accable leur attente ponctuée de cris et de colères. Le vrombissement des avions et des hélicoptères couvre de temps à autre leurs voix stridentes. Les avions qui se succèdent dans l'air à une cadence infernale semble exacerber leurs

frustrations. Chaque jour, ils assistent au théâtre aérien de ces dizaines d'avions qui passent devant leurs yeux, venant du monde entier, chargés de vivres, de médicaments et de tentes. Des casques bleus uruguayens et des GI's interposés entre le poids lourd et la file d'attente tentent d'organiser une queue dans la discipline et le silence mais beaucoup hurlent dans la foule compacte, mécontents d'attendre. D'autres affamés et angoissés se plaignent de la petitesse des rations. Certains se battent à coups de couteau, provoquant dans la cohue indescriptible des hurlements répétés. Alors pour les stopper, les casques bleus se mettent à tirer de leur char blanc des balles en caoutchouc qui effraient la foule. Ils tirent en l'air pour que tout le monde soit docile et obéissant. Mais rien n'y fait. Certains tentent de se servir sans attendre la distribution ou continuent à piétiner les autres pour tenter d'obtenir une double ration. Des rations de riz et de haricots sont distribuées dans la clameur générale. Le riz blanc accompagné de haricots est le plat le plus commun d'Haïti et tous les survivants ne s'en contentent pas sans grommeler. Beaucoup après avoir obtenu leur ration de riz maugréent à cause de la mauvaise qualité des aliments.

Le visage blême, un homme a les mains crispées sur son sac de couchage. Chloé l'observe, intriguée. Il n'arrête pas de marmonner des phrases que personne ne comprend. Très nerveux, il est sanglé dans un blouson noir qui lui colle à la peau. L'ouverture du blouson laisse deviner un torse émacié, tailladé de cicatrices géantes. La sueur perle sur son front et il a les yeux baissés vers le sol. Il arrive qu'il les relève pour voir cet océan de visages implorants qui se chevauchent dans la pénombre et qui sont rivés sur lui. Ses yeux rougis par l'usure sont pareilles à deux incisions pétries de rides qui s'enflamment à la moindre contrariété. Il n'est pas content et il ne cesse de soupirer. Il lui arrive de ricaner sans raison devant ces grappes géantes

d'hommes et de femmes désœuvrées qui gesticulent dans l'attente. Le visage enfiévré, les sandales déchiquetées, il chancelle, semblable à une épave à la dérive. Autour de lui, ce n'est que peur, cris et plaintes étouffées. Tous s'accrochent à leurs pauvres vies insignifiantes comme des mouches engluées dans le sucre. Tous ont les pupilles vitreuses, les yeux laiteux à force de tourments. Tous ont éprouvé l'horreur d'être minuscules devant la fureur des éléments, tous ont erré comme des damnés à la recherche d'un frère, d'une sœur, d'une mère, d'un père sans pouvoir se défaire de l'empreinte traumatique du séisme. La terre s'est craquelée et elle a vidé sa colère sur tous les habitants, sans ménager personne. C'est une procession de laissés-pour-compte qui se tient là, dans la chaleur et la sueur, une procession de chiens galeux encerclés d'une odeur de pourri et de merde. La face abjecte de la ville, le visage laid de la pauvreté la plus crasse, le regard hagard de ceux qui lèvent les yeux au ciel pour implorer la pitié. Le regard perdu dans le néant, affamés, ils avancent tous péniblement pour y glaner leur nourriture. Personne n'ose accuser le voisin de cette puanteur sans nom, tous le monde sait que cette odeur est tenace, qu'elle les poursuivra jusque dans leurs tombeaux, comme une odieuse maîtresse à qui l'on doit être fidèle, sous peine de châtement. La pauvreté ne se quitte pas si facilement. Elle englué le corps au point de l'enfermer à jamais. Ils semblent déjà à moitié morts, comme si une partie d'eux avait rejoint les morts, dans ce balai macabre de gestes accablants et de bras tendus qui montrent combien leur peine et leur désarroi sont grands. Vêtus de loques déchirés, à moitié nus, le visage gonflé, la bouille au fond de la gorge, ils ont laissé derrière eux les maigres biens qu'ils possédaient avec la hantise de devoir vivre désormais dans l'indigence la plus totale, à la solde de l'aide internationale. La mort est sauvage, elle a emporté dans des camions-bennes des milliers de crucifiés

vers les fosses communes, laissant les cadavres sans funérailles, laissant les habitants de Port-au-Prince dans la perplexité la plus totale. Auront-ils la force d'honorer leurs morts, dans la rue ? Leurs prières ferventes, leurs chants religieux auront-ils suffisamment d'échos pour monter jusqu'au ciel et réveiller ce Dieu sourd qui s'est retranché pour un temps de Haïti ? Tous sont sidérés par cette apocalypse géante qui a fait en quelques secondes des centaines de milliers de morts et autant de sans-abris. Les survivants se lamentent silencieusement et se demandent quel péché ils ont commis pour mériter une telle sentence. Le sang de la terre semble couler sur leurs visages noués et boursoufflés de fatigue. La psychose et le délire de persécution ne sont pas loin. Comment ne pas maudire le ciel ? Comment ne pas prier pour implorer sa clémence ? Comment continuer à vivre quand tout est dévasté ? Les toilettes sont bouchées, alors des centaines de personnes font leur besoin par terre, le regard baissé, la face honteuse de savoir qu'il n'y a plus de fossé entre eux et les animaux. Chloé voit des hommes passer devant elle, dans un capharnaüm épouvantable, des vieillards épuisés au regard livide s'asseoir à même le sol, des femmes recroquevillées de fatigue donner la tétée à leurs enfants. Partout, ce n'est que désarroi. Ceux qui sont là ont tout perdu, ils n'ont plus rien, plus que leurs yeux pour pleurer.

A côté du camion, des enfants désœuvrés et abrutis par le soleil que leurs parents observent prudemment jouent à lancer un bâton en guise de ballon dans un panier basket. Chloé tient dans ses mains une poupée au crâne lisse et aux cheveux épais dont le regard est figé dans une stupeur éternelle. Tendrement blottie contre sa poitrine, la poupée semble étrangère au drame qui se déroule devant elle. Chloé la câline maternellement et la tient fermement dans ses mains, prête à tout pour la protéger. C'est tout ce qu'il a pu récupérer de sa maison. Cette poupée au visage solaire est plus qu'un

jouet, c'est l'objet vers lequel elle tend toute son affection. Cette poupée a miraculeusement triomphé des ruines. Elle est indemne, elle a résisté aux secousses. De temps à autre, elle la berce et lui murmure des choses douces à l'oreille, puis lui caresse le front, lisse de ses doigts malingres ses cheveux et passe ses mains sur ses belles joues roses. Elle la serre dans ses mains comme l'objet le plus précieux au monde, comme si elle serrerait un enfant.

L'aide humanitaire est la seule solution pour ces milliers de sinistrés qui, faute d'argent, ne peuvent se rendre aux bordures des camps acheter de quoi se nourrir. Même si la nourriture en bordure des camps est relativement abondante, elle est hors de prix. Le riz avec de la sauce de pois, un plat courant en Haïti qui coûtait 50 gourdes (0,65 euro) avant le tremblement de terre s'élève aujourd'hui à 125 gourdes. Dans un premier temps, l'aide humanitaire avait été acheminée par les forces onusiennes et américaines hélicoptérées qui lâchèrent aux sinistrés des packs alimentaires (mélange de noix, de beurre de cacahuète, de barres de céréales, de boîtes de sardines, de saucisses et de spaghettis à la viande, de jus de fruits, de haricots, de maïs et de cocktail de fruits), des kits hygiéniques (deux draps, deux serviettes de toilette, des savons pour la lessive et pour le corps, des brosses à dents et du dentifrice, deux moustiquaires, trois litres de détergent et 40 boîtes d'allumettes), des trousseaux de premier soin (gaze, gants chirurgicaux, eau oxygénée, pansements), des ustensiles de cuisine, des vêtements et des chaussures. Mais désormais, l'aide humanitaire se réalise par l'octroi aux victimes du séisme de cartes annexées qui privilégient les femmes et les enfants. Ces cartes sont distribuées aux victimes la veille ou le jour même de la distribution par des employés de mairie, de la police haïtienne nationale ou des membres des comités de gestion des camps. La nourriture octroyée

est le plus souvent déjà cuite mais il arrive qu'elle soit crue et que les habitants des camps doivent eux-mêmes préparer la cuisine.

Quand vient le tour de Chloé, elle prend le repas en suivant les consignes de sa grand-mère : faire un signe de croix et remercier le Seigneur pour la nourriture délivrée. Dans une posture solennelle, elle avale goulument quelques bouffées, fière d'avoir respecté le serment fait à sa grand-mère. Son oncle, Hippolyte, par contre, se jette sauvagement sur les quelques grains de riz qui se battent en duel dans son assiette et dévore les haricots sans égards pour ceux qui le regardent, à commencer par sa mère qui lui darde un regard méprisant. La grand-mère avance péniblement vers sa ration alors que la cohue se rue sur les aliments. Quand elle parvient à attraper son assiette, parmi les bras écartés qui se tendent de toutes parts, elle quitte aussitôt le flot incessant de sinistrés et rejoint sa tente après avoir remercié les casques bleus. En arrachant sa nourriture, en glanant ce qui va remplir son ventre pour un instant, parmi ce vacarme affolant, elle a pensé qu'elle mourrait ainsi, dans la violence des grondements de la foule, aussi soudainement qu'inutilement, parmi ces hommes et ces femmes, victimes de la même violence, de la même destruction. Si tout venait à s'effondrer une nouvelle fois, le monde tout autour continuerait à vivre sans avoir la moindre pensée pour elle. La peur qu'elle ressent devant sa petitesse, la peur de se savoir oubliée de tous l'étreint jusqu'aux larmes. Dehors, tout est démoli, les maisons, les immeubles, tout la ramène à son insignifiance et à la certitude qu'elle va mourir dans l'insignifiance parmi les ruines et le désastre. Si au moins elle avait de quoi se révolter mais comment se révolter contre la colère de la terre, comment lui crier à la face que sa vengeance est trop cruelle et qu'elle doit épargner dans sa rage, les hommes, les femmes et les enfants ? Selon elle, il ne reste que la solidarité pour triompher de l'angoisse

de la mort, il ne reste que l'amour, la fraternité et la foi aux nouvelles générations pour transcender ce marasme sans précédent. Comme sa petite fille, elle fait son signe de croix et remercie le Seigneur avant de manger. Fort heureusement, elle n'est pas indigente et manifeste encore beaucoup d'entrain dans les moindres tâches quotidiennes, malgré le désœuvrement, malgré la perpétuelle attente. Chloé la rejoint et s'installe à côté d'elle, tandis que le soleil brillant de milles feux tape sur les habitats précaires.

– La dignité n'a pas de prix, ma petite fille s'écrie-t-elle. Que tu sois riche ou pauvre, il faut toujours garder la tête droite. C'est important dans la vie.

Chloé acquiesce d'un mouvement de la tête.

– Est-ce que tu crois que je reverrai un jour Papa ?

– Je ne sais pas, ma petite fille. S'il a rejoint ta mère, que son âme repose en paix. Je prie pour eux tous les soirs. Je sais que ta mère a souffert au moment de mourir mais maintenant elle est sereine. Elle est partie pour un autre monde. Son *ti bon ange* a été expulsé d'elle violemment parce qu'elle a été victime d'un départ brutal, accidentel. Son *ti bon ange* erre au-dessus de son corps actuellement.

– C'est quoi le *ti bon ange* ?

– Le *ti bon ange*, c'est l'âme, le principe spirituel. Après la mort, le *ti bon ange* survole le corps pendant neuf jours, puis ensuite, il retourne au domaine des morts si les rites ont été réalisés, sinon il reviendra hanter les vivants. Le *ti bon ange*, le neuvième jour, se présente devant Dieu et doit rendre compte de ses péchés. Le problème, c'est que ta mère ne sera pas enterrée comme il se doit. C'est pour ça que je prie tous les soirs pour elle pour que son *ti bon ange* puisse partir en paix. Les morts doivent être continuellement honorés par les membres de la famille car les morts nous

protègent. Si les morts ne sont pas honorés, ils reviennent. Sans sépulture correcte, les morts reviennent nous hanter. Ils apparaissent dans les rêves, provoquent des maladies, des accidents, ils envoient des signes. Il faut les veiller pendant neuf jours, nourrir les Dieux, les *loas*. Je sais qu'il y a d'immenses messes le soir, avec plusieurs centaines de personnes, des cérémonies collectives, où les curés invoquent les *loas*, plein de curés autour des fosses communes. Je sais qu'ils sont là pour veiller sur les morts.

– Papa me manque et Maman aussi.

– Moi aussi, ils me manquent, dit-elle en regardant sa petite fille, les yeux brillants de larmes.

– Est-ce que tu crois que Maman et Papa sont ensemble?

– On dit que les morts se retrouvent après la vie et qu'ils continuent leur vie ailleurs sous une autre forme. Ils changent simplement d'état. Ils sont devenus les habitants d'un monde parallèle, ils sont proches de nous, ils sont présents même s'ils sont invisibles. Je sais que c'est difficile mais il faut accepter le départ des êtres qui nous sont chers parce que la mort, c'est juste un changement de forme. La mort n'est qu'une étape de l'existence. Il faut tout accepter, ma chérie, parce que c'est Dieu qui décide du moment où tu dois partir.

– Dieu est cruel.

– Non, Dieu est partout même dans l'absence. Dieu t'aidera un jour et tu te souviendras de moi, ce jour-là, même si je ne suis plus là. Crois-moi, Dieu t'aidera un jour. Dieu te montrera son vrai visage et te réconciliera avec la vie.

Ces quelques mots retentissent dans la tête de Chloé comme l'appel lointain d'une promesse sans visage. « Si Dieu existe, il interviendra pour me sauver de cet enfer », se dit-elle intérieurement, dans un formidable élan

de bonheur qu'elle exprime à sa grand-mère par un ravissement qui éclaire tout son visage. Soudain, son regard est empli d'une jubilation intense. Sa grand-mère la couvre de baisers et Chloé se jette dans ses bras, comme si elle était désormais son ultime refuge. Un torrent de larmes jaillit de ses prunelles éclatantes et l'espoir d'être un jour loin de cet enfer se mêle subitement à la douleur d'avoir perdu ses parents.

Le degré de destruction de Port-au-Prince explique pourquoi des dizaines de milliers de personnes ont trouvé refuge dans des tentes, à l'intérieur de camps de fortune qui ressemblent à des bidonvilles couvrant des kilomètres carrés de venelles anarchiques et de baraquements de tôles, de prélaris reposant sur des piquets de bois. Chloé, sa grand-mère et son oncle habitent désormais dans le camp de la place Fierté situé juste en face du commissariat de police de Cité Soleil. Les sinistrés depuis le soir du séisme se sont installés dans les rues, les places publiques, les centres sportifs, les terre-pleins de carrefours, dans tous les espaces vides de Port-au-Prince pour fuir leurs maisons démolies. La capitale est devenue un immense dortoir où sont regroupés des milliers de famille dans des conditions d'hygiène déplorables. La plupart n'ont pas de matelas et dorment sur des morceaux de carton et ou sur du linge étalé sur des blocs de ciment dont la longueur est souvent en deçà de la taille de leur corps. D'aucuns sont dépourvus de tentes et n'ont qu'une bâche pour les protéger de la pluie. D'autres habitants sont encore plus démunis, ils ne possèdent ni tente ni bâche et sont justes pourvus de plastique d'emballage qu'on utilise pour mettre les vêtements dans les blanchisseries, qu'ils font reposer sur un morceau de bois leur servant de matelas. L'abri est si dérisoire que le moindre intempérie pourrait le dévaster. Quand on sait que la saison des ouragans avec son cortège de pluies torrentielles arrive en juin, on reste catastrophé par la précarité de

certains habitats. Aujourd'hui, il y a au total en Haïti 1053 camps. Tous sont gérés par des comités chargés de veiller à la vie quotidienne dans les camps, au bon suivi des règles d'utilisation des latrines et des douches communes, aux distributions d'aide alimentaire, à la coordination, à l'enregistrement des familles, aux activités pour les enfants, à la délimitation des espaces communs et au nettoyage des camps. Des patrouilles des forces onusiennes et des forces armées américaines circulent aux alentours des camps pour en assurer la sécurité. De gros véhicules de couleur beige d'où sortent des hommes en uniforme à l'allure impérieuse dévalent les rues dévastées et font la ronde. La police nationale haïtienne ainsi que des brigades de surveillance sont également responsables de la sécurité à l'intérieur des camps de fortune. La situation des sinistrés, place Fierté est souvent précaire et difficile. Leur dignité est fortement ébranlée par la cohabitation forcée dans des espaces restreints où la promiscuité règne, d'autant plus que les habitants du camp prennent leur bain en plein air, sans aucune intimité, devant des montagnes d'immondices. Comment ne pas craindre que certains s'adonnent au voyeurisme et à des violences sexuelles, les femmes se mettant nues devant le regard concupiscent des hommes circulant dans le camp? Sans compter que les familles pour la cuisson des aliments ont recours au bois, ce qui aggrave la catastrophe écologique d'Haïti. Le déboisement conduit par la coupe systématique des arbres pour faire du charbon de bois est un grand fléau en Haïti. Seuls encore quelques buissons et des cactus sont présents sur le flanc des montagnes. La terre n'étant plus protégée par les forêts du vent et du soleil, les plantes sauvages et les plants fertiles sont entraînés par les pluies diluviennes vers la mer. L'écoulement des eaux favorise des glissements de terrains. Beaucoup de plantes et d'animaux sont voués à la disparition en raison de la déforestation. En seulement 22 ans, de 1956 à

1978, la superficie d'Haïti couverte en arbres est passée de 20% à 9%. Aujourd'hui, 98 % du territoire haïtien est déboisé.

Quant aux toilettes souvent sales et repoussantes, elles ne respectent pas les normes hygiéniques élémentaires. Ne bénéficiant pas d'un nettoyage régulier, elles dégagent des odeurs nauséuses. Les eaux ménagères stagnent dans les rigoles, elles sont non drainées et occasionnent la venue d'insectes, de moustiques provoquant la malaria, la mouche verte, l'anophèle. La situation s'est un peu améliorée depuis que de nouvelles latrines ont été mises sur pied grâce aux efforts répétés de certaines ONG comme Action Contre la Faim (ACF) qui est très impliquée dans l'installation de latrines mobiles. Mais l'insalubrité est souvent telle qu'on trouve des déjections partout, sur le bord des ruelles, dans les fosses, entre les tentes drapées de bâches en plastique. Les conduites des eaux sont souvent endommagées par le séisme et contaminées par les microbes ambiants que renferment les cadavres. Alors, parmi les habitants, ce sont les diarrhées qui s'accumulent quand ce n'est pas la malaria ou le choléra! Comme les survivants n'ont pas d'autre choix que de rester à l'intérieur de ces nouveaux bidonvilles, ils tombent malade et s'ils ne parviennent pas à solliciter la venue d'un médecin, ils meurent tout simplement. Telle est la loi implacable qui gouverne leurs destinées.

Vers 14h, Chloé et sa grand-mère se rendent dans la « tente psychologique » située à l'extrémité sud du camp où ont lieu des consultations psychologiques pour les rescapés. Une femme portant un brassard de la Croix-Rouge française les reçoit. Chloé et sa grand-mère s'installent sur deux chaises. La femme s'approche de Chloé et lui confie un

crayon et une feuille de papier. Pendant que sa grand-mère racontera ses malheurs, Chloé dessinera.

– Vous parlez français ? lui demande la femme de la Croix-Rouge française, en s’asseyant devant elle.

– Oui, j’ai appris le français en lisant la Bible. C’est ma grand-mère qui m’a offert une Bible quand j’avais huit ans. En ces temps là, j’allais à l’école et la seule langue autorisée à l’école était le français. Au début, quand je lisais la Bible, je la voyais comme une fable, une histoire pleine de rebondissements. Aujourd’hui, je la vois comme un enseignement. Je prie tous les jours et j’essaie de faire de ma vie un modèle de vertu, un modèle de bonne conduite. Sans la Bible, la vie pour moi n’aurait pas de sens. Sans boussole spirituelle, nous sommes tous désorientés, nous sommes des brebis égarées, n’est-ce pas ?

– Vous avez raison de croire en ces choses spirituelles parce sans elles, la vie en effet, peut être dépourvue de sens. Je partage votre point de vue.

La femme de la Croix-Rouge avant de questionner la vieille femme sur son état lui donne des nouvelles du monde, des médias. Elle dit que ce qui s’est passé à Port-au-Prince il y a quelques jours est une catastrophe sans précédent, qu’il y a des milliers de morts, voire des centaines de milliers de morts et que la ville entière est anéantie. Les palais ministériels se sont effondrés. Beaucoup de personnes du gouvernement haïtien sont encore sous les ruines. Elle lui sourit en affirmant d’un ton un peu inquiet qu’il ne sert à rien de paniquer, que l’important est qu’elle y ait réchappé, indemne. La grand-mère de Chloé sourit sans savoir quoi répondre même si elle sait dans son fort intérieur que sa survie relève du miracle puis elle lui dit toute sa fatigue, son sentiment d’absurdité depuis qu’elle végète dans ce camp. Elle se plaint de son désœuvrement et de la lourdeur des choses depuis qu’elle

n'a plus de maison, des heures qui s'étendent sans fin. « Combien de temps vais-je rester ici ? », ne cesse-t-elle de se demander sans oser formuler la question de vive voix à la femme de la Croix-Rouge.

– Avez-vous du mal à dormir la nuit depuis le séisme ? lui demande la femme de la Croix-Rouge française en voyant la vieille dame se noyer dans ses pensées.

– Oui, je me réveille au moindre de bruit. Au moindre bruit, je bondis hors de mon lit et vais voir ce qui se passe dehors. Au moindre écho de voix, je suis prise de terreur, j'ai peur que ça recommence, j'entends dans ma tête, les secousses et le grondement de la terre. Je ressens des secousses qui n'existent pas. C'est terrible. J'ai l'impression que le cauchemar continue, qu'il continue dans ma tête. Difficile d'effacer ses empreintes.

– Je comprends. Vous n'êtes pas la seule à demeurer terrifiée, croyez-moi. J'en vois des centaines comme vous me dire qu'ils sont effrayés la nuit, au moindre bruit, dehors. Avec le temps, vous verrez, tout ça va disparaître. Il faut laisser le temps vous soigner.

– Comme je n'arrive pas à m'endormir, je fais les cent pas dehors, je reste pensive pendant des heures, à ressasser et je n'arrête pas de penser à ma petite fille. Que va-t-elle devenir ? Je ne veux pas qu'elle reste ici avec tous ces gens qui n'ont rien à faire. Je veux qu'elle parte vivre à la campagne avec mon fils.

– Votre fils pourrait l'accueillir ?

– Oui, il a une maison au nord d'Haïti, dans un petit village isolé et elle y serait très bien.

– Que penses-tu, toi, de vivre à la campagne avec ton oncle ? demande la femme de la Croix-Rouge française en s'adressant à Chloé.

– Je veux rester avec ma grand-mère.

– Mais moi, je vais finir mes jours ici, ma chérie, il n’y a pas d’avenir ici pour toi.

– Mon avenir est avec toi.

– De toute évidence, votre petite fille veut rester avec vous.

– Je vous en prie, faites quelque chose pour l’en dissuader.

– Je ne peux rien faire si votre petite fille est trop attachée à vous pour aller vivre ailleurs.

– Si je pars, c’est avec toi, réponds Chloé en faisant de grands yeux d’oiseau.

– Je vais rester là, ma chérie parce ton oncle n’a pas de quoi me nourrir. Tu pourras l’aider aux champs, être occupée, tu pourras te promener sur les sentiers, il fait bon vivre, à la campagne. Comment lui expliquer qu’elle doit fuir cette ville maudite ?

– Maudite ! s’exclame Chloé, les yeux écarquillés.

– Oui, maudite. Nous n’avons jamais eu la paix ici. Nous avons connu milles et uns tourments politiques, j’ai vécu mon enfance dans la peur de sortir dehors à cause des fusillades, de la violence des bandes armées, dans la peur d’un nouveau coup d’État. Tout le monde se mettait à courir effrénément, les radios s’excitaient un peu partout. Tout le monde attendait les nouvelles, l’engrenage de violence, le nombre de morts et de poubelles incendiées.

– C’est la ville où j’ai grandi, où je suis née, je ne peux pas partir comme ça, s’écrie Chloé d’une voix sanglotante.

– Elle n’a décidément pas envie de quitter Port-au-Prince. Que faire, on ne peut pas la forcer ?

– Elle partira, j’en suis sûre quand elle comprendra avec les jours ce que c’est que de rester ici.

– L'enfer est derrière vous, croyez-moi. Ici vous êtes protégée, vous êtes en sécurité. Nous nous mobilisons tous les jours pour assurer votre survie. La Croix-Rouge est très active et personne ne sera oubliée.

– Nous sommes tous oubliés, des laissés-pour-compte. Personne ne pense à nous. Où va aller l'argent que nous confie la communauté internationale ? Dans la reconstruction, vous croyez ? Moi je suis sûre que la situation va durer, que ces abris provisoires vont devenir éternels, que personne ne nous sortira d'ici. Le gouvernement s'en fout, il ne s'est même pas adressé à la population.

– Ne soyez pas si pessimiste. L'argent ira directement aux sinistrés et des efforts seront faits pour reconstruire vos maisons, croyez-moi.

– Quand ça ?

– Bientôt, vous allez voir.

– Bientôt, s'exclame-t-elle avec un ton dépité, comme si elle n'y croyait pas.

La femme de la Croix-Rouge jette un œil sur ce qu'est en train de dessiner Chloé. Il s'agit de maisons détruites et de corps inertes gisant à terre. Il y a un gros visage au centre du dessin, un visage maculé de sang qui exprime un sourire.

– Curieux, ce visage au centre du dessin. Qui c'est ? demande la femme de la Croix-Rouge à Chloé.

– C'est ma mère. Ma mère a quitté ce monde avec un sourire.

– Ca veut dire qu'elle n'a pas souffert.

– Je ne sais pas, répond Chloé, dubitative. Peut-être qu'elle était en train de faire un beau rêve.

– C'est comme ça, la mort, petite. On quitte son corps en faisant un beau rêve.

– Vous croyez que c’est si simple, que vous les convaincrez avec toutes vos bêtises. Je suis sûre que ma fille a souffert le martyre, qu’elle est partie dans la torture. Personne ne me convaincra du contraire. Et mourir si jeune ? Comment expliquez-vous qu’on puisse mourir si jeune ? Comme si nous n’avions pas assez souffert, nous les Haïtiens ! Nous sommes des suppliciés. Notre pays vit un véritable cauchemar climatique. Quand ce n’est pas les cyclones, c’est un tremblement de terre ! Il y a de quoi hurler de désespoir. Vous pensez qu’un jour, le pays se relèvera. Moi je suis sûr qu’il n’oubliera jamais ce fameux mardi 12 janvier. Tout les enfants sortaient de l’école, ils n’ont rien demandé, ils ont été ensevelis, ils ont perdu la vie tragiquement.

– J’essaie juste de conforter votre petite fille dans sa vision positive de la mort. Je trouve bon qu’elle voit sa mère ainsi, avec un sourire au moment de partir. Si les enfants ne peuvent plus rêver, que vont-ils devenir ? Il faut qu’ils rêvent pour supporter la tragédie.

– Vous ne connaissez rien à la souffrance humaine, Madame, vous ne faites qu’en être témoin, mais que savez-vous de la souffrance de ces dizaines de milliers d’Haïtiens devenus orphelins ?

– Nous allons arrêter cet entretien parce qu’il tourne au vinaigre.

– Vous feriez mieux de faire autre chose que d’écouter les gens qui souffrent. C’est vraiment indécent, tout ça.

– Libre à vous de penser que je ne connais rien à la souffrance humaine. Si vous saviez l’empathie que j’éprouve pour tous ces sinistrés, la compassion que je ressens devant un tel drame ? J’ai tout quitté pour me dévouer à eux et tout ce que je récolte de votre part, c’est un acerbe mépris. Vous êtes injuste, Madame.

– Non, je ne suis pas injuste, je suis juste en colère. La colère ronge mes vieux os fatigués qui n’en peuvent plus d’attendre que le malheur passe.

Mais le malheur ici ne passe jamais, il ne fait qu'augmenter et nous sommes aujourd'hui des milliers à sentir la mort nous encercler, demain nous serons des centaines de milliers, il n'y a pas de fin à ce désastre. Vous comprenez ? La terre se venge sur les plus déshérités, pourquoi elle n'attaque jamais les pays riches, pourquoi elle s'acharne sur nous, pauvres innocents acculés au malheur.

– Ce n'est pas vrai, les États-Unis sont régulièrement le théâtre d'ouragans dévastateurs qui déciment des populations entières. Voyez ce qui s'est passé à la Nouvelle Orléans il y a quelques années.

– Ce sont toujours les mêmes qui souffrent. Des Noirs, encore des Noirs, depuis que le monde est monde, nous souffrons sans relâche, à croire que nous sommes damnés. Nous avons connu l'esclavage, le mépris des Blancs et nous connaissons aujourd'hui le mépris de la Terre à laquelle nous sommes pourtant très attachés. A croire que la Terre ne nous aime pas, qu'elle appartient aux Blancs qui pourtant la maltraitent depuis la nuit des Temps. La Terre ne se venge pas sur les Blancs, elle respecte ceux qui la dépossèdent. Tout ça est très injuste. Tout n'est qu'injustice en ce bas-monde. J'attends la consolation divine pour soulager ma colère. Là-haut, existe un Dieu qui répare les plus grandes injustices et donnent aux pauvres son royaume en héritage. Nous serons souverains là-haut même si nous ne sommes rien ici-bas. Nous serons lumière dans l'au-delà, reconnus à notre juste valeur. Peu importe l'habit que nous revêtons ici-bas, notre véritable vêtement est un vêtement de lumière. Combien d'hommes sont privés d'yeux pour voir la vérité profonde qui nous habite, combien sont prisonniers des apparences. Si la réalité terrestre était en accord avec la réalité du très-haut, ça serait le paradis sur terre et nous, les pauvres, nous serions bénis, nous aurions à manger pour toujours.

– Vous vous emportez parce que vous êtes triste. Et je suis triste comme vous, ne croyez pas que je sois indifférente. Je ferai tout pour que votre sort soit clément dans ce camp.

– Merci.

– Vous reviendrez nous voir, j’espère ?

– Oui, je viendrai encore vous asséner ma colère, sans répit, je viendrai vous parler de mon enfance et des années amères qui ont suivi et vous me regarderez sans pouvoir me consoler, parce que c’est votre métier d’écouter les pauvres gens comme moi, avec l’illusion de faire quelque chose pour eux. Mais ma tristesse dure depuis près d’un siècle et à cette tristesse s’ajoute celle de mes tristes aïeux victimes de la même imposture humaine. Vous pourrez me regarder avec de grands yeux ébahis, vous ne pourrez jamais comprendre la souffrance des Noirs, elle est infinie mais je suis toujours là, tenace comme un vieux chêne qui râle et ne se laisse pas déraciner. Je suis là pour rappeler à tous qu’une vieille négresse comme moi n’a pas besoin de douces paroles pour être réconfortée, elle a besoin de justice tout simplement, de justice, de voir qu’un jour, les choses deviendront justes et qu’il n’y aura plus cet odieux partage entre les riches et les pauvres, que les pauvres seront enfin bien lotis et pourront respirer et que les riches connaîtront les malheurs que nous avons connu parce qu’ils méritent de souffrir et de comprendre enfin la vie qu’ils nous ont fait subir.

La femme de la Croix-Rouge française dodeline de la tête. Elle se sent de plus en plus embarrassée par ce torrent de révolte et ne sachant que répondre, elle regarde sa montre et s’exclame d’une voix chétive :

– Je suis désolée mais j’ai d’autres personnes qui attendent. A bientôt. En attendant de vous revoir, portez-vous bien, Madame.

Chloé se lève précipitamment et accompagne sa grand-mère vers la sortie de la tente. Cette dernière quitte les lieux, le regard fielleux, enhardie par sa verve et contente d'avoir pu enfin déverser son sac. Chloé sourit à sa grand-mère tout en marchant, comme si elle voulait lui signifier qu'elle était fière d'elle-même si elle n'a pas tout compris. Mais le plus important pour elle est de savoir que sa grand-mère tient tête et ne se laisse pas faire, preuve qu'elle a du courage et de l'entrain et qu'elle manifeste dans ce qu'elle soutient une vigueur digne d'une jeune femme. Chloé aime voir les yeux de sa grand-mère pleins de colère parce qu'elle y voit la vie, la vie qui surpasse la mort et qui lui rit au nez. La colère vaut mieux que l'apathie et l'ennui. Une personne en colère est une personne bien vivante et c'est ça que Chloé se réjouit de comprendre.

– Ils nous ont promis que nous retrouverions notre maison. On verra, dit la vieille dame en renâclant.

Puis elle ajoute, un peu nerveuse, les doigts cognant sur ses hanches plantureuses :

– Une maison, même si elle est petite, ça vaut quand même mieux que de vivre les uns sur les autres dans un camp de fortune avec ces odeurs d'urine et de matière fécale qui m'incommodent de plus en plus! Mes os sont trop vieux pour que je supporte un tel calvaire.

– Est-ce que c'est vrai que je vais partir vivre à la campagne ?

– Oui, tu partiras dès que possible parce qu'ici c'est un désert, il n'y a rien. Crois-moi, tu seras bien là-bas, tu iras travailler au champ et tu aideras ton oncle dans la bananeraie, tu travailleras dans le jardin de maïs, tu couperas à la machette les arbustes que tu trouveras pour faire du charbon de bois, tu porteras les fagots de bois pour faire du feu, tu écosseras les pois congo et tu

feras la cuisine dans des poteaux en terre. Tu seras bien dans la maison de ton oncle. Les murs tressés avec des branchages te protégeront du soleil.

- Et je ne pourrai plus aller à l'école.
- Hippolyte est trop pauvre pour te payer le matériel scolaire.
- Si je reste ici, je pourrai retourner à l'école.
- Non, je ne crois pas. Ton école est détruite comme ta maison. Que veux-tu faire à Port-au-Prince, tout a été détruit.

Chloé ne répond pas. Elle boude en tenant sa poupée fermement, s'accrochant à elle de toutes ses forces pour supporter la tristesse de devoir quitter bientôt sa grand-mère. Elle sait que sa grand-mère restera inébranlable, que rien ne la dissuadera de son choix pour sa petite fille, qu'elle en a décidé ainsi et que sa décision est irrévocable. Arrivées dans leur tente, toutes deux s'allongent l'une à côté de l'autre, sur un matelas exigü, dans une épaisse torpeur. L'air est humide. Elles poussent ensemble le matelas dehors pour bronzer un peu. Le soleil cogne dur à cette heure et c'est le moment de se reposer un peu, en attendant le soir et le prochain repas. En fermant les yeux, elles sentent le temps s'abolir. La fournaise les effleure à peine. Elles ne daignent même pas essuyer la sueur qui dégouline sur leurs fronts. Elles ne sentent plus qu'un bien-être grandissant et s'endorment paisiblement. Pendant ce temps, l'oncle de Chloé joue au domino, dans une autre tente avec des hommes du camp et boit avec eux de grands bols de rhum dans de vieux godets. Quelques heures passent ainsi dans la plus grande sérénité, avant qu'une nouvelle distribution de nourriture ne se déroule un peu avant le crépuscule. Devant le camion, la foule est toujours aussi dense et compacte. Les réfugiés des camps sont toujours aussi bruyants et fébriles. Ils patientent dans la longue file d'attente, avec le même défaitisme. Les familles sont toujours là, implorantes et inquiètes de leur

sort. Les yeux des survivants sont toujours aussi vides et la douleur qui se lit sur leur visage toujours aussi aiguë. Qu'est-ce qui pourrait leur redonner le sourire sinon la joie de retrouver leur maison ? Tout le monde n'a qu'une obsession : retrouver sa maison parce qu'être dépossédé de sa maison, c'est comme vivre amputé, dans une errance continuelle qui confine à la folie.

La nuit tombe et les morts semblent sortir de leurs tombeaux. Le chaos fait tournoyer la foule puis surgit, une fois tous les repas distribués, un silence effrayant venu des tréfonds de la nuit. Dans une obscurité figée, les survivants se taisent de peur de réveiller les morts. Il leur arrive de balbutier de vagues mots inaudibles pour dissiper leurs angoisses, mots qu'ils n'échangent avec personne sinon avec eux-mêmes, le nez collé dans leurs assiettes. La nuit ne fait éclore presque aucune lumière de la ville comme si tout le monde avait quitté la cité devenue monstrueuse. La nuit est si épaisse qu'elle donne le sentiment que le jour ne se lèvera plus jamais.

7.

Il se réveille en sursaut, transi d'effroi. Le ciel ombragé tourne sur lui-même et, dans son hallucination, descend vers lui comme s'il allait lui tomber dessus. Peter pense tout de suite à un nouveau tremblement de terre, mais au dehors, tout est assombri et pas une feuille ne frissonne. Une brume opaque et pénétrante recouvre d'un linceul le ciel noir sans étoile. « Quelle heure est-il ? » se demande-t-il sans avoir le courage d'allumer sa lampe de poche pour consulter son réveil. Il est tout en sueur, son tee-shirt est trempé et son slip également comme s'il avait pissé dans son froc. Il se souvient que dans son rêve, des créatures tournoyaient autour de lui à une vitesse folle en lui assénant des coups de trique sur le corps, il se souvient de l'impression de vertige qu'il ressentit en se levant, alors qu'il rêvait, pour se diriger dans le parc et observer le calme des arbres, des touffes d'herbes revêches et les ombres figées dans la nuit. C'est comme si des forces électriques

l'assaillaient, comme si des forces obscures issues des entrailles de la terre s'étaient engouffrés en lui pour y élire domicile et foraient à l'intérieur de lui avec de vives secousses. Il s'agissait de forces funestes, de forces obscures matérialisées en forces électriques qui le martelaient de coups sur les fesses tandis que le ciel et les arbres tournaient autour de lui. Le sol ne tremblait pas et les murs non plus. Pas de vague souterraine qui faisait danser le sol. Dans son rêve, Peter se leva pour faire le tour de la piscine et une voix lui chuchota tandis qu'il marchait : « Ici, c'est la mort. Il faut partir. » Il revint sur ses pas et regarda la grande bâtisse qu'aucune fissure extérieure ne lézardait avec l'intime conviction que l'endroit était hanté par des forces obscures, des forces de mort. Puis en approchant de la maison, il entendit un brouhaha de voix inaudibles, se chevauchant dans un capharnaüm épouvantable. C'étaient des voix de radio qui émettaient de petits cris stridents et inquiétants et parlait de l'actualité en se télescopant continuellement si bien qu'on ne pouvait rien discerner, seulement quelques mots qui évoquaient des faits réels survenus dernièrement à Port-au-Prince. Il avança dans la maison et découvrit des cadavres partout. Ses hôtes étaient morts, dévorés par des mâchoires carnassières. Des lambeaux de corps broyés jonchaient le sol humide, inondé d'eau. Peter fut abasourdi. Tout le monde était mort. La cuisine était devenue une morgue et Peter rebroussa chemin en songeant aux monstres qui avaient dévoré ses meilleurs amis. « Le tremblement de terre, c'est une chose, mais ce carnage, c'est encore pire ! », pensa-t-il en regagnant la piscine, pétri de terreur. « Ce sont ces forces obscures qui les ont dévorés », s'écria-t-il, alors qu'il se demandait s'il était en train de rêver ou si tout ça était réel. D'où venaient ces forces ? A mesure qu'il sondait les forces venues du néant de la nuit, l'eau montait dans la piscine et de grandes vagues d'une puissance folle vinrent le submerger.

L'eau, dans sa fureur, était belle. Il se laissait couler sans résistance, sans affolement. S'agissait-il d'un tsunami ? La rumeur entendue peu après le séisme avait donc un fondement ? Mais bientôt, de grosses bêtes monstrueuses vinrent rôder autour de lui. Dans un accès de lucidité, il comprit qu'il s'agissait d'alligators dont la queue frappait les eaux avec fracas, dont les écailles dures et carrées, tranchantes faisaient peur à voir. Mais le plus impressionnant était les mâchoires de l'animal béantes et prêtes à engouffrer un homme entier d'un seul claquement. La bête restait tapie au fond de l'eau pour attraper les proies qui passaient. Peter s'approcha de la bête pour la provoquer, avec le sentiment qu'il serait triomphant. L'animal fonça sur lui et ne tarda pas à s'en prendre à ses jambes. Peter était désormais tenu fermement dans la gueule géante. Il vit l'alligator rouler sur lui-même à plusieurs reprises. Les jambes disloquées, Peter observait ce théâtre d'horreur avec perplexité. Encore une fois, il se demandait s'il n'était pas en train de rêver. Bientôt, le sang envahit la piscine et l'eau devint rutilante. Puis l'animal happa son ventre. Peter se réveilla brutalement dans un cri assourdissant.

Dehors, le jour opalescent commence à se lever. Les oiseaux gazouillent. Il entend de petits animaux qui le rassurent, fouailler les arbustes, à la recherche de nourriture. Il se blottit dans le transat et pense à son rêve, encore sous le choc. Les premiers faisceaux de blancheur apparaissent, laissant deviner un ciel sombre et cotonneux, teinté d'ocre, tacheté de points d'ombres et de lumière. Le miroir de l'eau irisé par endroits, reflète plein de nuances bleutées qui se répandent en mouvements pendulaires. Un brouillard sale monte de la ravine du bas de la ville et stagne comme une masse de nuages fuligineux au-dessus de Pétionville. Cela doit être les ordures et déchets des bidonvilles qui se consomment dans un feu finissant.

Le soleil encore ambré se lève progressivement sur ce monde devenu blafard, dessinant ses premiers rayons sur un sol couvert d'une mince pellicule de rosée. Des effluves de senteurs fleuries et fruitées se dégagent dans l'air ouaté. Le vacarme du monde commence à poindre, avec les aboiements importuns des chiens et le bêlement des premiers klaxons. Peter entend le vent qui fait claquer les stores blancs de la grande villa qu'il observe dans un silence méditatif, pensant à la signification de son rêve. Les frondaisons des arbres tourbillonnent dans un malstrom confus, le vent s'infiltrant dans les branches grêles. Il y a quelques minutes, le silence régnait encore sur la nuit, émaillé ça et là de pépiements d'oiseaux mais maintenant c'est le chaos de la rue qui prend le dessus, avec ses sempiternels crissements de pneus sur l'asphalte qui gronde comme un petit tonnerre.

Peter sort de sa torpeur et entre dans la maison pour se préparer un café. Dans la salle à manger, tout est en ordre, il n'y a pas de traces du séisme. Seule la cuisine est éventrée, laissant apparaître un vaste trou caverneux qui donne sur l'étage. Au centre de la salle à manger, il y a un piano à queue qui n'a pas bougé. Avec sa majesté impavide, le piano semble reluire comme une statue d'airain émergeant des eaux maculées de pétrole. Une brassée de fleurs écornées est posée sur la surface noire comme un bouquet de chrysanthèmes sur un tombeau. Pour se détendre et en attendant que le café soit prêt, Peter égrène quelques notes fugitives sur le clavier. Il se surprend à jouer un morceau d'une rare douceur qu'il connaît par cœur, l'Aria des Variations Goldberg de Jean-Sébastien Bach. Il joue lentement, comme pour apaiser le souffle du vent, atténuer ses angoisses. Le son emplît toute la pièce de sa densité ; il s'installe dans l'espace, sans le quitter, demeure et meurt lentement. La musique, outre le pouvoir qu'elle a de manifester l'ineffable et de confiner à l'absolu sans nous laisser dans ce sentiment

d'incomplétude si récurrent dans notre vie quotidienne, outre la faculté qu'elle a de remuer notre for intérieur et d'attiser notre effervescence affective, est un appel vers l'ailleurs, un espace d'errance comme le voyage, un horizon ouvert, de liberté et d'espérance. En jouant, on ressent toujours un appel, un appel vers le lointain, vers l'inconnu, vers un horizon sans limite. C'est un appel qui ne requiert que l'imaginaire, que le spirituel, qui nous porte au-delà de la réalité apparente et tangible que l'on connaît, un appel qui invite à faire rupture avec la sombre répétition des choses. Le voyage musical appelle l'ailleurs qui est source d'initiation sur le plan personnel.

Peter se laisse aller à ce jeu de correspondances en songeant à tous les voyages qui l'a effectué durant ces dernières années. Le voyage est le maître mot de son existence. Pour ses reportages, il a fait le tour du monde, a foulé des dizaines de pays hétéroclites et surprenants de diversité, comme la Russie, l'ex-Yougoslavie, Israël, la Somalie, le Soudan, l'Irak, l'Afghanistan, le Tchad, le Brésil, la Tchétchénie, la Colombie, le Canada, les États-Unis, la Chine... Il n'a cessé d'être sur les routes, en partance, refusant de toutes ses forces le confort douillet d'une existence confinée dans l'habitude où l'urgence ne vient jamais déranger la certitude de mourir un peu plus chaque jour, où, hébété par la banalité de la vie quotidienne et étranger à sa propre vie, on ne reconnaît plus la saveur des choses. Il n'y a que le voyage, l'aventure, le risque pour nous sortir de nous-mêmes et nous confronter à nos peurs. Le voyage est un baromètre pour mesurer qui l'on est. L'envie d'aller au contact de la différence, de se frotter aux étrangers, de comprendre leurs schémas de perceptions, d'interprétation, de compréhension, l'envie de voir le monde, pour le raconter et témoigner, même au risque de sa vie, l'envie de vivre les grands moments de l'Histoire

le tenaillaient depuis l'adolescence. Voir de ses propres yeux le mur de Berlin s'effondrer, être à Sarajevo, sous les obus et la mitraille, réfugié dans une cave, sans boire ni manger, vivre dans la crainte d'être touché par un sniper ou par le canon d'une kalachnikov, c'est une façon de se sentir vivant même si la mort est proche, c'est la nécessité vitale de vivre sa vie comme un funambule suspendu au fil de l'existence, c'est mettre sa vie en danger constamment, c'est une façon de voir ce qu'il y a en soi de peur ou de courage.

Aussi loin que remonte son souvenir, c'est durant l'année 1992, en pleine guerre en ex-Yougoslavie que Peter fut exposé à ses plus grandes frayeurs. Il passa à deux doigts de la mort quand un milicien serbe ivre le menaça de son fusil, en pleine rue, alors qu'il sortait de sa cave pour rejoindre un ami bosniaque qui lui avait promis de la nourriture. Il se souvenait de l'arme braquée sur sa tempe, des premiers mots que le milicien avait lancé, avec un rire pervers, les dents bavant de fiel : « Sale étranger, je vais te faire sauter la cervelle, ça se voit à ta gueule que t'es pas d'ici, sale étranger. Moi je suis sûr que t'es Français et ça tombe bien parce que je parle très bien le Français, j'ai étudié à l'école, moi, avant de devenir un soldat pour la Grande Serbie, avant de devenir un combattant pour la gloire de Milosevic, je vais te tuer sale Français, je suis sûr que tu es Français, y'a que des journalistes français dans ce foutu pays. On va gagner la guerre, tu verras, nous sommes des héros, les Serbes. » Liquéfié et muet d'horreur, Peter observait, dans un état quasi hypnotique, ses yeux injectés de sang en voulant lui répondre qu'il était d'origine danoise, qu'il n'était pas un Français de souche et pour exciter sa rage que les origines des gens avaient très peu d'importance pour lui et qu'il était d'abord et avant tout un citoyen du monde. Mais il ne dit rien et continua à le regarder, les yeux exorbités,

brillants d'effroi. Le soldat, dans sa confusion, semblait se demander pourquoi cet homme qu'il désirait tuer l'observait ainsi. Il aurait préféré le voir baisser la tête en signe de soumission. Le milicien renchérit : « T'as peur de mourir, hein, je le vois dans tes yeux, t'as peur de tout perdre, en quelques secondes, ta femme, tes enfants, ta maison, ton corps et tout le reste. La mort, y'a rien de pire, hein, sur cette foutue terre, et la guerre, c'est un machine gigantesque à fabriquer des morts qui ne seront jamais honorés, qui disparaissent sous les feux et les obus, sans laisser de traces, c'est tragique, la guerre, mais qu'est-ce que tu veux, moi, je suis un simple soldat, je suis programmé pour tuer, je n'ai pas le choix et je vais te faire sauter la cervelle, tu verras, ça durera que quelques secondes, et tu t'endormiras pour un long sommeil et quand tu te réveilleras, tu seras déjà loin de cette terre, tu auras quitté toutes ces monstruosité pour un monde plus doux, plus apaisé, ne t'inquiète pas la mort, c'est un long sommeil, c'est la promesse d'un nouveau monde, je suis sûr que c'est beau, et il m'arrive de vouloir mourir, je vais te faire ce cadeau, le cadeau de la mort. » A ce moment là, Peter vit l'intégralité de sa vie défiler devant ses yeux à toute vitesse et il se dit à lui-même dans un accès de terreur : « Je sais que je vais bientôt être buté, que ces yeux injectés de sang sont la dernière image que j'aurai de ma vie. Je n'ai pas eu le temps de dire au revoir à ma femme que j'aime plus que tout. Tout ça pour ça, pour finir ainsi, dans l'absurdité de la guerre. Je vais finir, le visage éclaté en mille morceaux, je vais mourir sans avoir pu accomplir tout ce que je devais accomplir, je vais disparaître dans cette rue de Sarajevo, loin de chez moi, loin des miens, et mon corps ne sera pas rapatrié, il se désintégrera sur une terre étrangère, devant les regards jouisseurs des Tchetsniks, parmi les milliers de morts bosniaques. Je vais les rejoindre, sacrifié comme eux, au nom d'une guerre absurde et cruelle que je

condamne de toutes mes forces. On dira de moi peut-être que je fus un juste, en tout cas, on acclamera mon courage et on pleurera sur mon sort comme on pleure sur le sort de milliers d'innocents. » Peter ne pouvait détacher ses yeux de l'arme et de son doigt sur la détente. Sa respiration était oppressée et haletante. Des fourmillements au niveau de ses lèvres, sous le nez, dans les mains et dans les pieds le parcouraient. Tout son corps s'ankylosa. Il s'affolait intérieurement, tremblait de tous ses membres, son cœur battait la chamade. Sa peau était parcourue de frissons qui le galvanisaient jusqu'à la moelle épinière. Était-il possible qu'il meurt ainsi, dans la chaleur épaisse d'un corps à corps aussi brutal qu'insignifiant ? Une boule dans la gorge l'étouffait et sa respiration devint suffocante. Le milicien prenait un malin plaisir à faire durer l'attente de sa mise à mort. Il le déshabillait du regard, avec un regard torve. La rencontre avec le souffle du milicien jetait Peter dans l'abîme noir d'interrogations sur le mystère de la vie et de la mort. Toute sa vie ne tenait qu'à ce petit souffle qui allait et venait, à cet infime mouvement respiratoire, à cette réalité invisible et pourtant si vitale. Les mains du milicien se contractèrent sur la détente et le milicien lâcha un soupir ou plutôt un râle qui s'éternisa. Peter le fixa intensément tout en mesurant son impuissance. Une succession de pensées furtives et rapides affleurèrent et se chevauchèrent dans son esprit. Le milicien ne bougeait pas et se crispait sur son arme, sans émettre un mot, sans se résoudre à tirer. Que se passait-il dans sa tête durant cet instant suspendu à la lisière de la mort et qui durait indéfiniment, s'épandant dans les exhalaisons tièdes de la nuit ? Peter demeurait transi. Saisi par une sorte d'engourdissement moral, des images affluèrent à sa conscience, des images de sa vie qui se fixaient dans son esprit comme les empreintes d'un monde ancien, perdu, enseveli sous des couches de mémoires épaisses et obscures. Tout se passait comme si les

années étaient réduites en secondes, comme si le sablier du temps s'était dissout, faisant vaciller ses moindres certitudes. Une image était présente, celle de sa femme, celle de son premier voyage à Moscou avec elle parce qu'il était l'image la plus parfaite de leur amour naissant. Il se souvenait des parades d'oiseaux se prélassant sur le clocher d'Ivan – le – Grand, de la lumière froide et boréale qui enveloppait la ville, le matin, de leurs longues promenades le long de la Moskova et des carrousels qui faisaient le bonheur des enfants. Puis les images se dissipèrent laissant derrière elles un nuage de fumée noire qui obscurcissait sa conscience. A ce point de confusion ultime, un grand silence intérieur l'envahit et dans cette vacuité profonde, il parvint à entrouvrir une porte, celle de l'acceptation de sa propre mort. « Peut-être que la mort, c'est une renaissance, après tout, un renouveau, peut-être qu'il y a quelque chose de beau qui m'attend de l'autre côté, de toute façon, ça ira tellement vite que je n'aurai pas le temps de souffrir », s'écria-t-il intérieurement. A ce moment-là, son visage se décrispa, ses membres se décontractèrent et le milicien le remarqua. Un sourire se dessina furtivement sur les lèvres fines du milicien. Puis, il se mit à rire comme un hystérique et Peter découvrit toutes ses dents cariées, noircies par le tabac et l'alcool. L'échos de son rire retentit dans la tête de Peter comme l'effet d'une mascarade. Peter sourit à son tour, en se demandant si le milicien n'était pas en train de se moquer de lui, de sa peur et de son impuissance. Enfin, contre attente, le milicien recula d'un pas et posa le fusil à terre, en plissant les yeux. « Tu vois, déclara-t-il, la voix étrangement calme, tu n'es pas mort, ça fait peur, mais ce n'est qu'un songe, qu'un mauvais cauchemar, tout ça n'est pas réel. Parfois je me lève le matin et je me dis que tout ça n'est pas réel, que la guerre est une chimère, que je ne tue personne, que tout ça est un jeu qui va bientôt se terminer. Je sais que je suis une graine de criminel.

Comment vivre normalement quand on a tué des innocents ? Il m'arrive de penser que je suis le héros d'un songe, c'est tout. Qu'en penses-tu ? Crois-tu que je suis un héros ? » « Je ne crois pas que la mort soit une chose avec laquelle on peut plaisanter », répondit Peter, la voix nasillarde. « Tu as raison, je ne crois pas non plus que la mort soit quelque chose de drôle, assez de morts, assez de tragédies, je vais te laisser sain et sauf, je vais te laisser vivre ta vie car je l'ai lu quelque part, il n'y a rien de pire que d'enlever la vie à quelqu'un, assez de morts », ajouta-t-il la bouche pendante et les yeux un peu moins rouges qu'avant. Le visage du milicien devenait plus humain à mesure qu'il parlait. Il semblait fier de lui parce qu'il avait épargné un homme aujourd'hui et qu'il n'avait pas répondu à l'impératif bestial de tuer. « Vas-y, pars, je te laisse en paix », dit-il, en reprenant sa route. Peter le regarda une dernière fois sans comprendre véritablement ce qui s'était passé. Il avait frôlé la mort et finalement il était libre de courir les rues de Sarajevo, la vie sauve. « A quoi tient une vie ? », se demanda-t-il, en claudiquant sur le chemin du retour. C'était la première fois qu'il voyait la mort en face.

Dehors, c'était la désolation. Les rues de Sarajevo étaient dévastées par d'incessants bombardements. Les habitations étaient en ruines, les rues étaient désertes, des chiens errants rasaient les chaussées et évitaient les cratères sur les trottoirs, fouillant dans les épaves de voitures à la recherche de quelque chose à manger. Les façades des maisons étaient criblées de milliers d'impacts d'éclats d'obus et les trottoirs étaient défoncés. Le décor était lugubre comme dans un film de science-fiction racontant la fin d'une civilisation. La télévision dépeignait des villages entiers détruits, des familles chassées, des hommes exécutés sommairement, des habitations brûlées. Les nouvelles étaient catastrophiques, on parlait de tueries, de massacres, d'expulsions et bientôt de l'existence de camps de concentration,

de meurtres et de viols à grande échelle. Tout se passait en Bosnie-Herzégovine, à l'intérieur de la République, à quelques heures de Paris. La population, majoritairement musulmane, vivant sous les tirs de l'armée serbe, se cachait dans les montagnes avoisinantes, harcelés par les tireurs embusqués serbes postés en haut des immeubles. Pendant près de quatre ans, la capitale, Sarajevo, subit un règne de terreur. 10 000 habitants moururent et plus d'un millier d'enfants. Les gens fuyaient loin de la ville par milliers, des convois de Croates, de Bosniaques, de Serbes et même de Juifs partaient le long des routes pour franchir les frontières serbes et croates, les gens emmenant avec eux ce qu'ils avaient de plus précieux. Les gens quittaient la ville précipitamment, le plus souvent en voiture, et à mesure que les obus éclataient sauvagement dans les rues et que les bombardements se poursuivaient, jour après jour, Sarajevo se vidait. Il y avait pourtant des soldats bosniaques, des volontaires qui s'étaient désignés pour défendre la ville avec les Casques bleus de l'ONU. Dès les premiers jours du siège, on vit défiler dans les rues des volontaires munis d'une carabine ou d'un fusil, habillés d'une tenue militaire qui avaient rejoint l'embryon de l'armée de défense de la capitale et qui pour la plupart avaient effectué leur service militaire. Les Sarajeviens étaient disposés à se battre jusqu'à la mort pour sauver leur honneur, pour ne pas mourir le regard honteux, humilié, le corps ployant devant ces monstres affamés de sang. Ils étaient tous prêts à partir au combat, prêts à mourir pour leur patrie. En haut des montagnes, bientôt, de véritables coups de canon supplantèrent les tirs de carabines et les Tchetsniks se firent de plus en plus menaçants à l'égard des habitants de la ville. D'immenses colonnes de fumée noire s'élevaient depuis le centre ville qui était à feu et à sang. Ils avaient commencé par lancer des obus sur Bascarsija, le quartier turc, le centre historique de la capitale. Il fallait

bombarder le centre névralgique de la ville, frapper en plein cœur pour empêcher tout ravitaillement et dévaster le moral des Sarajeviens. C'était l'apocalypse à Sarajevo. Toutes les cinq ou six minutes, un obus s'écrasait au centre de la ville, très vite suivi d'une déflagration spectaculaire qui faisait trembler toutes les façades des maisons, des immeubles et le sol poussiéreux craquant sous les pieds comme une feuille morte. C'est la montée en puissance du nationalisme serbe qui provoqua les référendums pour l'indépendance en Slovénie et en Croatie en 1991. La plupart des électeurs des deux républiques votèrent en faveur du partage de la Yougoslavie. De son côté, la Bosnie-Herzégovine organisa elle aussi un référendum pour s'établir en République contre la volonté des Serbes de Bosnie qui, pour la majorité, refusaient l'indépendance bosniaque. Ce référendum allait à l'encontre des vœux de Milosevic qui souhaitait unir toutes les forces serbes dans l'instauration d'une Grande Serbie comprenant de larges parts de la Croatie et toute la Bosnie-Herzégovine. Pendant des années, Milosevic n'eut de cesse de créer des fractures entre les Serbes de Bosnie avec leurs voisins croates qu'il qualifiait de fascistes, en les opposant aux Bosniaques qu'il associait systématiquement au Jihad musulman. Les combats commencent dès le 7 avril, après l'indépendance de la Bosnie-Herzégovine présidée par le musulman Alija Izetbegovic. Trois mois plus tard, les forces serbes ont envahi plus de 70% du territoire bosniaque et provoquent l'exil d'un million de Musulmans bosniaques et de Croates. Sarajevo est bombardé régulièrement à partir de mai. En novembre 1993, les Serbes ont la mainmise sur 74 % de la Bosnie alors qu'ils ne représentent qu'un tiers de sa population. Les affrontements entre Serbes, Croates et musulmans prennent une ampleur démesurée et les milices serbes, appuyées par l'armée fédérale s'attèlent à conquérir des territoires majoritairement serbes. Leur objectif

devient de plus en plus clair : ils ne reculent pas devant l'utilisation de « la purification ethnique » pour chasser les Croates et les musulmans. L'opinion publique internationale est informée jour après jour et découvre les atrocités d'une guerre cruelle et impitoyable qui fait état de massacres, de viols commis par les Serbes, de camps de concentration où les musulmans sont tenus prisonniers dans des conditions de vie inhumaines. La décision de l'ONU de jouer le seul rôle d'observateur, le rôle de protection et de maintien de la paix auprès de la population civile et son refus d'inciter la communauté internationale à s'engager en Bosnie-Herzégovine et à intervenir directement fut fatale et encouragea la voie de la corruption, du massacre à grande échelle et de l'impunité.

En buvant son café et en songeant à Sarajevo, Peter ne peut s'empêcher de faire la comparaison avec Port-au-Prince. La dévastation de Port-au-Prince lui rappelle à bien des égards celle de la capitale bosniaque bombardée quotidiennement et soumise à un état de siège. Comment ne pas voir dans les façades effondrées des maisons de Port-au-Prince le parallèle avec l'empreinte lourde de la guerre et de ses désastres ? Ce sont les mêmes images de terreur et de déclin, ce sont les mêmes expressions sur les visages comme frappés d'étourdissement, la même sensation de peine et d'impuissance, le même regard hagard qui se perd dans les méandres d'une conscience engloutie par le désastre ambiant.

Une dizaine de jours s'est écoulée depuis ce fameux mardi 12 janvier et Peter n'a pas encore eu le temps d'examiner les dégâts occasionnés par le séisme dans les villes avoisinant Port-au-Prince. La ville de Jacmel est lourdement touchée et il est très difficile de s'y rendre à cause des gravats jonchant les routes. Situé à 75 km au sud-est de Port-au-Prince, la ville de Jacmel est encerclée des montagnes du massif de la Selle et se blottit entre le

Cap des Maréchaux et le Cap de Jacmel. L'architecture de la ville est réputée pour être résidentielle et élégante, avec ses étages et ses rues dotées d'escaliers dépourvus de poussières, avec ses maisons en dentelles, ses maisons anciennes et modernes, avec ces grands hôtels prestigieux comme la « la Jacmelienne ». Peter pense tout d'abord à aller à Jacmel mais il se ravise car le trajet lui semble difficile d'accès. En consultant la carte routière, son choix se porte sur Léogâne, ville de 180 000 habitants qui n'est qu'à 30 km au sud-ouest de Port-au-Prince. Épicentre du séisme, la ville de Léogâne qui s'étire le long de la mer a été frappée de plein fouet par le tremblement de terre.

A bord de son 4x4 flambant neuf, Peter se dirige vers la ville de Léogâne en prenant la route nationale n°2. Il aperçoit, au milieu des bananiers et des champs de canne à sucre, la surface immense et ridée de la mer, dont les remous tourbillonnent en vagues, sous le joug d'un vent téméraire et violent. Cette vision enchante le sort de ses visions funestes qui l'obsèdent depuis le réveil. Les cheveux au vent, il peut enfin se laisser aller à une rêverie passagère et douce, émaillée des effluves marines de la mer et des senteurs fruitées des champs de bananes. Sur la route, les attelages à bœufs sont doublés par les autobus, les voitures, les pelleteuses des Nations-Unies, les camions d'ONG, rendant la conduite rocambolesque. Au loin, on aperçoit des montagnes désertiques présentant de rares espaces forestiers, flanquées de larges plaines agricoles où sont cultivées la canne à sucre, la banane et la mangue. La canne à sucre reste la principale ressource économique de la population de la région. Léogâne est réputée pour son tafia, un alcool à base de canne à sucre. De petites fabriques artisanales qui produisent du sucre brun (rapadou) et du jus de canne distillé qui deviendra

du clairin ou de rhum parsèment les champs qui s'étirent à perte de vue. Ces petites fabriques sont appelés guildive ou guildiverie. Elles sont composées d'un moulin à canne dont les trois rouleaux de bois verticaux sont actionnés par des bœufs, des chevaux et des ânes. Pour fabriquer du clairin, il faut cuire le jus de canne, le vesou dans des chaudrons chauffés au bois. Ensuite, le sirop est installé dans des cuves où se déroule la fermentation. Enfin, lorsque la fermentation est terminée, le sirop est jeté dans un alambic traditionnel.

Très vite, la beauté naturelle de la plaine alluviale laisse place à un théâtre consternant de maisons détruites, de camps de fortune installés sur des terrains de sport ou à l'intérieur des champs de canne à sucre. Un brouhaha se fait entendre, redoublé par le grondement des moteurs de la circulation. Les routes sont fissurées et des gravats encombrant l'asphalte goudronnée. La circulation devient dense, beaucoup de Haïtiens quittent la capitale et prennent la nationale 2 pour rejoindre le sud d'Haïti et tenter de trouver un refuge à la campagne. Peter arrive bientôt à Léogâne et il sent déjà dans l'air le parfum du désastre. A quelques kilomètres de la ville, des cadavres en putréfaction, aux visages maculés de sang séché et de plaies fermées sont allongés sur le bord des routes, sans que personne ne les ramasse.

Léogâne serait issu d'un village indien du caciquat de Xaragua du nom de Yaguana. Ancienne capitale du caciquat de Xaragua, Yaguana fut dirigée pendant un temps par la légendaire princesse Anacaona, surnommé la « fleur d'or » dans la langue des Tainos, les Indiens d'origine awarak. Du temps des indiens, la commune de Léogâne était la capitale florissante du caciquat de Xaragua. Les Haïtiens ont toujours dans l'esprit la conquête cruelle des Espagnols des terres indiennes au temps de Christophe Colomb, dont l'un des épisodes les plus noirs fut la capture de la princesse-poète Anacaona que

Don Nicolas de Ovando, successeur de Colomb fit prendre à l'issue d'une fête célébrant sa venue et organisée par la princesse. Les Tainos avaient la réputation, outre d'être de petites tailles et d'être parés de cheveux noirs et lisses qui coiffaient une partie de leurs fronts et retombaient en lourdes nattes sur leurs dos, d'être sédentaires et pacifiques. Les hommes et les femmes étaient ornés d'objets d'or massif et de bandelettes en haut du bras, au-dessous du genou et à la cheville. Ils pratiquaient l'agriculture, la culture du manioc, du maïs, du yam et de la patate douce, savaient fabriquer le pain de cassave fait avec la farine de manioc, vivaient à l'intérieur de villages, les yukatekes avec au centre, une place privilégiée qui leur servait de terrains de jeux et de lieu de culte. Les cérémonies religieuses étaient récurrentes, elles étaient scandées de chants, de poèmes, d'areytos, de rythmes de tambour et des sons de la flûte de bambou et de danses accomplies en l'honneur de leurs Dieux, les zémès. Leurs divinités étaient représentées par des formes bizarres sculptées dans le bois et la pierre, dessinant le contour de visages humains hideux, de crapauds, d'iguanes et de caïmans. Les prêtres appelés butios étaient reconnus pour être d'excellents médecins, des shamans auxquels la population vouait un infini respect. Ils avaient la réputation de faire des miracles en employant des drogues prodiguées à partir de plantes indigènes dont ils disaient connaître les vertus curatives. Les Indiens habitaient des huttes avec une forme cylindrique et un toit conique dont les palissades étaient cousues d'un treillage de lianes et dont le toit, couvert de taches de palmiste, était fixé sur un poteau central planté au milieu de la hutte. Leur passe-temps favori, outre le jeu sportif du batos qui rappelle à bien des égards le football, était d'observer les troubadours, les sambas chanter et danser, célébrant les exploits des guerriers, lors des cérémonies officielles. Ces dernières étaient d'un naturel gai et enthousiasmant, elles

étaient arrosées d'une boisson fabriquée à base de jus de fruits fermenté appelé l'ouyeou. Les Indiens, lors de leurs cérémonies religieuses invoquaient les divinités comme le soleil, le ciel, les étoiles, les sources, le vent et l'ouragan et croyaient au paradis terrestre situé à l'extrémité de la presqu'île du Sud, aux environs de la petite ville actuelle des Abricots. Ils avaient l'intime conviction que leur séjour au pays des morts se ferait dans ce paradis terrestre, offrant la jouissance éternelle, gavés de mameys, ces abricots d'Haïti dont le parfum succulent raviverait leur gourmandise éperdue. Le territoire de l'île était partagé en cinq petits royaumes ou caciquats : le Marien, dans la partie septentrionale, la Magua, dans le nord-ouest, le Xaragua, comprenant l'ouest et le sud, la Maguana, occupant le centre et le Higüey, qui s'étirait vers l'est. Les dirigeants de ces royaumes se nommaient caciques, ils avaient des attributions militaires, sociales et religieuses et régulaient le bon fonctionnement du travail quotidien dans la communauté, répartissaient les tâches dévolues à chacun, confiant à l'un le devoir d'aller chasser, à l'autre celui d'aller pêcher ou de se consacrer à la culture du sol. Ils présidaient également les cérémonies religieuses et culturelles. Au temps de Christophe Colomb, la région de la Maguana était sous l'égide d'un cacique fort dynamique et singulier, déterminé à neutraliser les troupes espagnoles. Il s'appelait Caonabo. C'était l'époux de la princesse Anacoana. Caonabo avait à sa tête un empire qui s'étendait sur un vaste domaine, comprenait la Cordillera Central et les parties les plus fertiles du Cibao et la grande vallée de l'Artibonite. Un jour, les Espagnols, animés par le besoin insatiable de s'enrichir et de trouver de l'or, pénétrèrent ces terres dominées par le célèbre cacique. Très fier, Caonabo qui estimait que les Espagnols étaient des brutes sauvages, dépourvues de noblesse et d'honneur ne se laissa pas intimider par ceux qui venaient de fouler sa terre,

à la recherche du métal tant convoité. Il organisa une troupe valeureuse qui vainquit les trente-sept espagnols de la garnison mais son ardeur fut ébranlée par d'énormes pertes lorsqu'il s'allia au cacique de la Magua, Guarionex pour défier les Espagnols à Isabela. L'entreprise fut redoutablement difficile et il perdit la guerre. Capturé par l'officier Alonso de Ojeda, il fut prisonnier et enchaîné sur un bateau qui l'emmenait en Europe et qui périt lors d'un naufrage. A la mort de Caonabo, la princesse éplorée prit les rênes du pouvoir et reçut ainsi en héritable une région que les Espagnols enviaient tant cette province était riche et développée. Niché au bord de la Maguana et du Marien, le Xaragua avait pour principal centre d'activité, la plaine de Léogâne, Yaguana. Cette plaine montrait un développement agricole notoire avec notamment l'existence de canaux d'irrigation qui nourrissent des plantations de cotonniers. L'île de la Gonâve se rattachait au royaume et se démarquait par la perfection de ses objets en bois sculptés que façonnaient de grands artistes indiens. Après l'emprisonnement de Caonabo sur ce bateau qui fit naufrage, les indigènes s'organisèrent pour persévérer dans le combat, mais ils n'étaient pas assez forts pour prendre d'assaut les Espagnols. Avec leurs flèches et leurs bâtons, il leur était très difficile de rivaliser avec les armes à feu des garnisons espagnoles. Progressivement, à mesure que la conquête espagnole avançait, des milliers d'Indiens furent massacrés, exterminés. Une célèbre bataille, la bataille de la Vega Real, les marqua au fer rouge, car, bien qu'ils fussent une troupe de 100 000 hommes contre 200 fantassins et vingt cavaliers de Castille, armés de chiens farouches et sanguinaires, ils furent radicalement décimés. Les caciques qui avaient survécu furent contraints de payer en échange de leur défaite de lourdes amendes qui se soldaient pour le don de denrées alimentaires, de matières premières et de pépites d'or. Mais quand arriva dans la province du

Xaragua, le successeur de Colomb, don Nicolas de Ovando, un homme féroce, à l'énergie de fer, qui ne reculait devant aucune infamie pour mettre à mort les Indiens, le territoire de la princesse Anacaona connut un sort funeste. Don Nicolas de Ovando était déterminé, il voulait à tout pris instaurer une suprématie totale sur l'île et s'emparer des deux cacicats qui demeuraient indépendants : le Xaragua et le Higüey. D'après les témoignages recueillis, la princesse Anacaona avait un charme époustouflant et n'hésita pas en user pour tenter de séduire les Espagnols qu'elle admirait sournoisement pour leur raffinement artistique et leur intérêt pour la parure et leurs manières galantes qui faisaient l'apologie de sa féminité. Mais tout ça n'était que tromperie, car même si la princesse avait les traits d'une délicatesse extrême et qu'elle était fort belle, même si elle était dotée d'un corps extrêmement bien proportionnée, à l'allure svelte, assoupli par la danse, même si elle était un grand esprit et qu'elle maîtrisait à merveille la poésie et qu'elle occupait une place de prestige au sein des meilleurs sambas de sa cour, elle fut prise au piège par Don Nicolas de Ovando qui ne vit qu'artifices et vanités dans toutes ses prétentions féminines, lors de la fête qu'elle avait elle-même organisée. Bien sûr, tout ça n'était que feinte pour tenter d'amadouer l'ennemi et d'exercer sur lui une emprise. Mais Anacaona demeurait pour lui, en dépit de son approche séductrice, une adversaire redoutable et c'est pour cela qu'Ovando la fit enlever lors de cette fête donnée en l'honneur des Espagnols. Emmenée de force à Santo-Domingo, elle fut pendue à l'issue d'un jugement quasi fictif où la loi n'était qu'un simulacre. Pendant ce temps, les Indiens furent traités avec sauvagerie et massacrés par milliers. La ville de Léogâne qui est une des villes les plus anciennes du pays est toujours surnommée cité d'Anacaona en souvenir de

la beauté de la princesse, de sa rébellion masquée et du légendaire combat de son mari contre les Espagnols.

Réputée pour son prestige légendaire, L'éogâne est également reconnue comme étant le bastion du « Rara », sorte de carnaval rural, de fête populaire alliant musique et chant où la bamboche s'en donne à cœur joie, où des processions à l'ambiance frénétique s'animent dans une promiscuité chaude et sensuelle. Le « Rara » est célébré durant la Pâques. Cette fête populaire liée au vaudou, destinée à se mettre au diapason avec les esprits, les loas et à célébrer les morts, trouve son origine au temps des Indiens, durant la période amérindienne, avant que les Espagnols ne conquièrent l'île. Le « Rara » s'exprime au travers d'une musique populaire qui se joue dans les rues, dans des défilés et qui véhicule dans ses paroles les revendications des populations rurales, leurs dénonciations du système établi et des différents corps sociaux. Les sons émanant du « Rara » sont uniques, ils jaillissent des percussions des tambours, des tintamarres langoureux des trompettes, des trombones, des cornets, instruments faits en formes de cône, en tôle, des chants du samba et parfois d'une batterie vaccine constituée d'une demi-douzaine de troncs de bambou, instrument qui tend à disparaître dans certaines régions. Ils rythment la danse aux accents mystiques des anciennes parées d'accoutrements excentriques aux couleurs de feu. Le rythme du « Rara » est gai, enthousiasmant et on l'appelle communément « chaille aux pieds », sans doute parce que la danse du « Rara » est effectuée par des mouvements de pieds. Il s'agit de marcher avec une précipitation réglée par le rythme, en déposant le pied gauche puis en soulevant assez haut le pied droit, comme si on avait une charge au pied. Des mouvements d'épaules et de coudes font également partie de la danse. Le répertoire de musique est constitué de chansons grivoises qui sanctionnent les comportements

amoraux ou indignes de certains membres de la communauté rurale. Rituel de purification, le « Rara » dégage une énergie extraordinaire de régénérescence où se mêlent la transe et la magie et il n'est pas rare de voir les danseurs saisis de spasmes mystérieux, se déployer en ébats chaotiques lors de leurs chorégraphies et s'effondrer et épouser le sol comme lors des cérémonies vaudous où les adeptes se meuvent et se lovent comme des serpents, le corps à terre. Le « Rara » comme le vaudou évoque une communion avec la nature, rappelle dans ses élans mystiques et ses plaintes les affres des esclaves enchaînés aux cales de négriers, quittant leur terre primordiale, exorcise par l'extase musicale le joug de leur servage et prolonge en échos les souvenirs de la terre natale, de la lointaine Afrique, terre sacrée et ancestrale.

Léogâne est peut-être une ville mythique au passé légendaire, une ville mystique où les Dieux rencontrent les Hommes à travers le « Rara » mais qu'est-ce qu'il en reste actuellement ? Même spectacle désenchantant qu'à Sarajevo : les rues sont dévastées, les trottoirs défoncés, crevassés, les maisons éventrées, les façades effondrées, les toits décorés aplatis ou explosés, les balcons et les balustrades branlantes ou déchiquetées, l'église multicolore et l'université en ruine. Peter gare sa voiture à l'entrée de la ville et prend quelques clichés rapides des maisons coloniales en bois démolies avant de prendre la direction du centre et de longer la Grand-Rue. Avec son bitume fissuré et ses rues pleines de fondrières, de crevasses béantes, la petite cité coloniale a des airs de ville bombardée. Jadis, la cité était prospère et abritait derrière ses alizés des villas et des maisons colorées qui faisaient le bonheur de la population. Plus il avance vers le centre, plus il est témoin de la violence des secousses. Des tonnes d'éboulis, des tas de bois et de morceaux de briques, des amas de poutres en aciers tordues jonchent la rue

et les maisons dont les fenêtres pendent lamentablement ont été désertées. La rue baigne dans un calme étrange, inquiétant, dont la menace sourde est redoublée par l'arrivée, des montagnes, de gros nuages noirs qui planent sur la ville. Les sinistrés vivent comme à Port-au-Prince dans des camps de fortune installés le long des larges avenues ombragées, dans les espaces verts ou à l'intérieur des stades. Certaines portions de la Grand-Rue de Léogâne s'apparentent aux décors du film catastrophe *Tremblement de terre* tourné dans certaines ruelles de Los Angeles avec Charlton Heston et Ava Gardner. Tout a été emporté par le séisme. L'ensemble de la ville semble avoir été écrasée par un bulldozer géant. Dans la Grand-rue, seuls quatre édifices, quatre maisons en bois traditionnelles tiennent encore debout. Les autres bâtiments ne sont plus viables. 90% de la ville est détruite, selon les médias locaux. Des hélicoptères sillonnent l'espace aérien au-dessus de la ville tandis que des enfants effarouchés lancent des pierres en hauteur pour tenter de les atteindre et crient éperdument, comme s'ils étaient menacés par ces gros engins au grondement assourdissant. Des pick-up tournent dans la ville avec à leur bord des équipes humanitaires de la Croix-Rouge et des Nations-Unis et des militaires américains et canadiens patrouillent, fusil au poing. Certains Léogânaïses s'appliquent à découper les planches de leurs maisons traditionnelles pour les utiliser comme bois de chauffage ou comme charpente pour leurs nouveaux abris de fortune et à prendre d'assaut les tôles des maisons démolies pour l'établissement de tentes en métal, étanches à la pluie. Certains déambulent dans les rues, les bras chargés d'ustensiles, de scies, de racloirs, de marteaux tandis que d'autres portent un tapis, une table, des bibelots, des chaises pour meubler leurs nouveaux habitats précaires.

La population semble vivre au ralenti. Les habitants aux visages maculés de poussière noire semblent errer entre les voitures qui ne sont plus que des

carcasses, entre les maisons coloniales effondrées et les feux qui brûlent au bord des routes, le reste des meubles écroulés. Peter est surpris de voir devant les maisons aplatis des chevaux, des chèvres et des bœufs attachés à des piquets de bois et se nourrissant de l'herbe qui est tapie sous les débris. Le décor est à la fois rural et citadin. Les enfants souriants des rues regardent Peter marcher dans la rue comme s'ils lui demandaient de leurs regards insistants d'où il venait et qu'est-ce qu'il est venu apporter ? Mais Peter n'est qu'un spectateur, il a les mains vides et s'en sent un peu honteux comme si arriver dans une ville sinistrée sans pouvoir aider la population locale relève du voyeurisme et qu'il y a de l'indécence à observer le malheur sans pouvoir y remédier. Les enfants continuent à le regarder sans colère, ni tristesse, ils ont des étoiles plein les yeux et s'amusent, insouciants, inconscients dégâts, sans trace d'horreur dans l'expression de leurs regards. Son attention est bientôt retenue par l'église Sainte-Rose qui a été soufflée par le tremblement de terre. Seul l'autel a résisté. Des gens prient sur le dallage de l'église resté intacte. Ils sont des dizaines à se prosterner devant l'autel, silencieux et presque paisibles, en dépit du brouhaha qui vient du ciel. Ils semblent non résignés au malheur et leurs douces prières sont empreintes d'espoir. Les Haïtiens ont l'habitude de se battre pour survivre et ce n'est pas la première fois qu'ils font face à une catastrophe. Un proverbe haïtien dit que tant que tant que la tête n'est pas coupée, on peut mettre un chapeau dessus, l'équivalent du proverbe français, tant qu'il y a de la vie, y a de l'espoir ! Tous les magasins sont fermés et sont remplacés par de petites échoppes qui longent les rues et qui sont encastrées entre les amas de béton. Elles proposent des oignons, des œufs, de l'ail, des haricots et du riz. La vision qui choque le plus Peter est celle du cimetière de Léogâne. Les morts ont été bafoués par la catastrophe, ils sortent de leurs caveaux et il n'est pas

rare de voir le squelette des défunts émerger de la terre à côté des mausolées bleus et turquoise renversés ou branlants. Des lambeaux de vêtement, des lacets de chaussure, se mêlent à la terre boueuse et aux mauvaises herbes, laissant apparaître des pans entiers de cercueils blancs pulvérisés, des morceaux de crânes brisés, des os démembrés qui rappellent les décors des films d'horreur. Des chiens errent parmi les cercueils en bois livrés à la pluie et au soleil et longent la grille en fer forgé, la langue pendante et la queue se balançant de gauche à droite, à la recherche de nourriture humaine. Peter prend une photo du cimetière. Il demeure saisi par ce délabrement total qui expose les défunts à la nudité outrageante du jour.

L'exode

